

# SERPES ET COUTEAUX

par Jean-François Robert

## Les cahiers du Musée

### Titres déjà parus:

- N° 1 Les rabots (1985)
- N° 2 Forêts en survol (1977)
- N° 3 L'herbe et le bois (1978)
- N° 4 Clé pour la détermination des rabots (1978)
- N° 5 Vieilles bornes en Pays de Vaud (1980)
- N° 6 Histoire d'une fontaine (1981)
- N° 7 Le marteau et ses formes (1984)
- N° 8 Une ancienne scierie (1985)
- N° 9 Les couvertures en bois (1986)
- N° 10 Pierres gravées et symboles (1987)
- N° 11 Pièges dans la ferme (1988)
- N° 12 Le silex et la mèche (1989)
- N° 13 L'herminette et la hache (1991)
- N° 14 Fers à gaufres et à bricelets (1992)
- N° 15 Les scies (1993)
- N° 16 La paille et l'osier (1994)
- N° 17 L'odyssée de l'arbre (1995)

### Titres à paraître:

**Sous-bois légendaires**  
**L'univers des pinces**

---

Bron-Marendaz Imprimeurs, Le Mont-sur-Lausanne  
Couverture: M<sup>lle</sup> Hélène Cosandey  
Texte: M. Jean-François Robert  
Dessins: M. Georges Mousson

---

Ce cahier est vendu au bénéfice du musée  
Il peut être obtenu au musée même, à Aubonne,  
ou commandé à l'adresse suivante:

M. Jean-François Robert  
Rosière 52  
**1012 Lausanne**

# SERPES ET COUTEAUX

par J.-F. Robert

## Introduction: l'outil escamoté.

Dans la panoplie des plus vieux auxiliaires de l'homme, le couteau occupe une place de choix. Indispensable pour saigner, dépouiller, puis dépecer l'animal pris au piège ou assommé d'un maître coup de massue, indispensable pour fendre le cuir ou sectionner la fibre comme pour réaliser tant d'autres tâches de la vie quotidienne, il est là aux aurores de l'humanité, antérieur à l'ère des métaux, bord aiguisé de coquillage, lame tranchante de schiste ou d'ardoise, arête aiguë de silex ou d'obsidienne, en attendant que le métal, bronze d'abord, fer ensuite, lui donne sa forme définitive. Il est là, antérieur aux autres outils, toujours sous la main, tellement disponible qu'on ne pense même plus à en parler et qu'il n'est que très exceptionnellement présent dans la caisse à outils de l'artisan! Mais si c'est le silence qui sert d'écrin à cet outil majeur, c'est pour d'autres raisons encore.

Le couteau en effet est arme autant qu'outil. Arme de chasse d'abord, certes, et à ce titre, il est encore utilisé en tant qu'outil (de boucher, notamment) et ne deviendra arme à part entière qu'au moment où il se tournera contre l'homme, mais arme tout de même et l'arme, issue de l'outil, l'a toujours éclipsé. A telle enseigne que lorsqu'on dit «couteau», chacun voit d'emblée dague ou poignard et non le paisible Opinel ou le couteau multilames, boîte à outils portative de Mac Gyver et de ses émules!

Escamoté en tant qu'outil ouvrier au bénéfice de l'arme et de son prestige, le couteau entretient une ambiguïté plus large encore en se faisant tour à tour ustensile ou instrument! Ustensiles,

à l'office, pour éplucher fruits ou racines, ou pour hacher jardinières de légumes ou fines herbes aux arômes subtils, ustensiles encore sur la table d'hôtes comme sur l'écritoire, où le canif-grattoir sert à tailler les plumes d'oie comme à gratter la macule incongrue sur le parchemin... Instrument toutefois entre les mains expertes du barbier, du chirurgien ou du vétérinaire...

Peut-être n'est-ce finalement rien de moins que son universalité, l'étonnante profusion de ses emplois et de ses engagements, qui fait oublier de mentionner le couteau au nombre des outils essentiels. Peut-être a-t-il aussi été tout simplement escamoté par les autres noms sous lesquels il apparaît dans les divers corps de métier: planes, «grives», canifs, grattoirs, hachoirs, flammes, bistouris, scalpels, et d'autres encore sans doute.

Il est vrai que la nuance est parfois subtile, qui fait préférer «instrument» ou «ustensile» en lieu et place d'«outil». Mais elle existe et affirme des catégories que la langue respecte, même s'il y a synonymie apparente et si tous trois désignent des moyens ou des auxiliaires de travail. Notre propos devrait, à première vue, se limiter à ces catégories et laisser de côté l'arme en tant que telle. Mais l'arme de chasse s'est faite arme de guerre et l'outil paysan, avant la poudre et le fusil, a servi de modèle ou de prototype à toutes les armes de combat. C'est pourquoi il n'est guère possible de parler du couteau et d'ignorer le poignard, de parler de la serpe et d'ignorer la machette et le sabre.

\*\*\*\*\*

## Chapitre 1.

### Essai de classification

Tout le monde sait ce qu'est un couteau. Est-il dès lors bien utile d'intellectualiser le sujet, de forger des catégories distinctes et de créer des cloisonnements? De même que la connaissance des choses passe par celle de leurs noms, de même l'appréhension d'un sujet passe par cette synthèse: la classification, qui en donne une vue panoramique. Tel nous paraît être le justificatif d'une typologie du couteau. Or la diversité extrême des formes, des dimensions ou des fonctions ouvre la porte à plusieurs voies qui, toutes, se justifient et apportent leur contribution propre à la connaissance. Mais elles

s'avèrent souvent insatisfaisantes, non en soi, mais par rapport à l'usage qu'on en veut faire ou à l'objectif poursuivi. A chacun donc de choisir le titre qu'il veut mettre sur chacun des tiroirs où il va ranger les objets à retrouver ultérieurement! C'est ce que nous ferons pour les couteaux et chaque catégorie ainsi définie deviendra tête de chapitre.

Mais avant d'arrêter notre propre typologie, nous jetterons un coup d'œil rapide sur celles que d'autres ont admises. Car chacune d'elles apporte une vision particulière, utile et complémentaire.

La première que nous retiendrons est celle adoptée par Petitfrère (12) <sup>1</sup>. Elle concerne les armes, certes, mais elle nous intéresse néanmoins, ne serait-ce que pour éviter d'utiliser un mot pour un autre. Mais aussi et surtout par et à cause de l'interpénétration constante des usages, tantôt guerriers tantôt pacifiques. Encore que le transfert ne se fasse en principe que dans un sens: il est rare en effet que les armes conçues comme telles soient employées en tant qu'outils, alors que les outils paysans se transforment sans autre en armes redoutables chaque fois que c'est nécessaire!

Ainsi Petitfrère distingue:

1. Le **poignard**, qui, arme avant tout, se caractérise par une lame perforante à double tranchant, dont l'allongement conduit directement à l'épée ou à la rapière.
2. Le **couteau** est un outil fait pour couper ou sectionner. A cet effet, il est muni d'une lame à un seul tranchant, ce qui permet, cas échéant, de frapper sur le dos de celle-ci pour faciliter l'opération.
3. Le **coutelas**, utilisé alternativement comme arme et comme outil, n'a qu'un seul tranchant, mais sa lame est relativement longue. Il est l'ancêtre de la serpe et de la machette, en tant qu'outil, celui du sabre en tant qu'arme.

L'auteur ne s'arrête pas là puisqu'il traite des armes en général. Mais nous n'avons fait appel qu'aux catégories qui entraînent dans la perspective de notre étude.

Une autre classification pourrait s'appuyer sur la faculté qu'ont les couteaux de se fermer ou non. En prenant ce critère comme élément de discrimination, on obtient de nouveau trois catégories:

1. Les **couteaux à lame fixe**. C'est la forme quasi obligée autrefois. Elle imposait l'usage de gaines ou de fourreaux pour le transport, étuis portés à la ceinture le plus souvent, suspendus au cou parfois, ou enfilés dans la botte, voire attachés à la jambe.
2. Les **couteaux fermants**. Leur manche tient lieu de gaine, ce qui facilite le transport et réduit considérablement les risques de blessures.

<sup>1</sup> Les nombres entre parenthèses renvoient aux numéros correspondants de la bibliographie à la fin de cette étude.

\*\*\*\*\*

## Chapitre 2.

### Le couteau dans la préhistoire et dans l'histoire.

C'est dans les vitrines des musées archéologiques qu'il convient d'aller rechercher les plus anciens spécimens connus de couteaux ou d'outils conçus pour remplir cet office. Or, ces collections nous livrent au moins trois modèles

sure. Mais ces couteaux sont, par la force des choses, moins solides que les précédents, l'articulation étant un point de moindre résistance.

3. Entre deux se situent les **couteaux «à cran d'arrêt»**. Ils cherchent à allier la commodité du transport à la rapidité d'ouverture. La forme effilée de la lame la rend impropre aux usages domestiques et la fulgurance de sa mise en place pour le combat ajoute à la peur de l'agresseur l'effet de surprise et d'intimidation.

Mais ces typologies restent sommaires et sont loin d'embrasser la matière de façon exhaustive. Faisons donc un pas de plus en suivant Marc Prival (14) qui aborde le sujet en mettant l'accent, à juste titre, sur les usages. Il distingue 5 catégories de couteaux à lames fixes et 2 types de couteaux fermants. Ce sont:

1. Les couteaux **professionnels**  
(à viande, à fromage, à pain)
2. Les couteaux **de table**
3. Les couteaux **de chasse**  
(à servir, à dépecer)
4. Les couteaux **de combat**
5. Les couteaux **de plein air**
6. Les couteaux **fermants sans ressort**
7. Les couteaux **fermants avec ressort**.

Une telle classification est déjà plus significative car elle esquisse les grandes lignes structurales du sujet. Mais elle ne nous donne pas pleine satisfaction, raison pour laquelle nous nous fonderons plutôt sur des concepts d'utilisation abstraits, qui définiront les cloisonnements majeurs à l'intérieur desquels viendront prendre place les genres et les espèces. Ainsi nous arrêterons-nous à la classification suivante:

1. **Couteaux – armes**
  - de chasse
  - de combat
  - de cirque
2. **Couteaux – outils**
  - domestiques et polyvalents
  - agricoles et forestiers
  - professionnels ou à vocation particulière
3. **Couteaux – ustensiles**
  - de cuisine et de table
  - de bureau
4. **Couteaux – instruments**
5. **Couteaux de collection**

fort différents d'outils qui peuvent être considérés comme autant de prototypes ayant engendré, chacun, toute une descendance dont nous allons tenter de suivre l'évolution.

Le premier type, sans doute le plus ancien aussi, est une sorte de stylet ou de poignard fait d'une esquille aiguë d'os long dont la tête tient lieu de

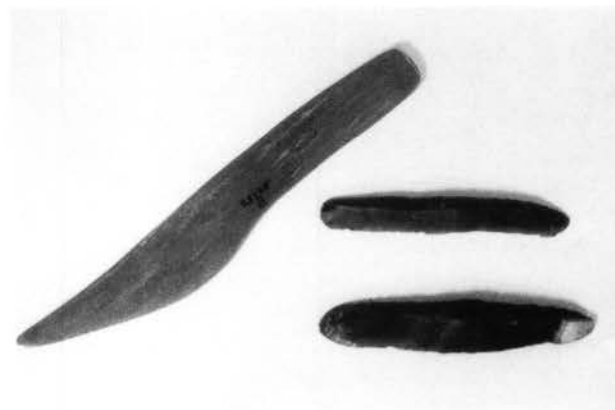


Pl. 1.  
Poignards en os du Musée d'archéol. de Lausanne.

poignée et dont la partie active a été retouchée et affinée, par frottement sans doute sur un grès râpeux ou un fragment de molasse. Sorte de dague avant la lettre pour donner le coup de grâce à un animal piégé ou blessé (Pl. 1). Chose étonnante, les fouilles de Charavine ont livré plusieurs poignards en silex, faits d'une longue lame de pierre savamment travaillée et munie d'une poignée par enroulement de brins d'osier, de rameaux de sapin ou de racines, avec encollage à l'aide de brai chaud. Mais ces lames prestigieuses, qui imitaient les premiers couteaux de l'âge du Bronze, étaient fragiles et servaient essentiellement à des tâches domestiques, récolte de roseaux ou découpe des peaux, ce



Pl. 2.  
Poignard néolithique emmanché par enroulement (Charavines) (Photo A. Bocquet, C.D.P.A., Grenoble).



Pl. 3.  
Couteau en os et deux lames de couteaux-grattoirs non emmanchés. Le manche était semblable à celui du couteau à moissonner de la Pl. 4.

que leur forme agressive ne laisse pas obligatoirement deviner!<sup>1</sup> (Pl. 2).

Le second type de couteau utilisé par nos ancêtres et que les fouilles lacustres nous ont restitué muni encore d'un manche de bois, – du moins pour quelques-uns seulement – c'est une simple lame de silex, beaucoup plus courte que celles des poignards dont nous venons de parler, et insérée sur toute sa longueur dans un morceau de bois épousant la forme de la main. Souvent le bois dans lequel est sertie la lame (collée à la bétuline ou au brai) est muni d'une perforation qui permettait de passer un lacet de cuir. C'est l'ancêtre en quelque sorte du couteau de poche (Pl. 3 et 4). Manié à la façon d'un grattoir ou d'une scie, il imitait sans doute le pecten ou coquille Saint-Jacques que Charles Frémont (7) considère comme le premier couteau probable. Car la coquille, ancêtre aussi de la cuillère et de la pelle, fut sans doute le premier outil tranchant (avec peut-être, occasionnellement, des lames naturelles d'ardoise ou de schiste), et les lames de silex emmanchées conservées dans les fonds vaseux de nos lacs ne sont peut-être que des artefacts faciles à multiplier et imitant ce que la nature fournissait parcimonieusement.

Quant à la troisième voie que nous ouvre la Préhistoire, c'est celle de la faucille à lame embrassante, faite d'une série de petits éclats coupants de silex juxtaposés, insérés et collés dans l'entaille d'un bois arqué en croissant. Mais la forme n'est pas encore stabilisée: on trouve dans les musées des faucilles construites sur le même principe mais sur un support droit ou de forme différente. Ce qui est intéressant, c'est le fait que la lame, discontinue pour pouvoir épouser la courbe du support, pouvait de ce fait même être réparée par le simple remplacement d'un élément en cas d'ébréchure. Par ailleurs, ces faucilles, conçues très vraisemblablement pour la récolte des céréales ou de menus branchages, sont peut-être aussi à l'ori-



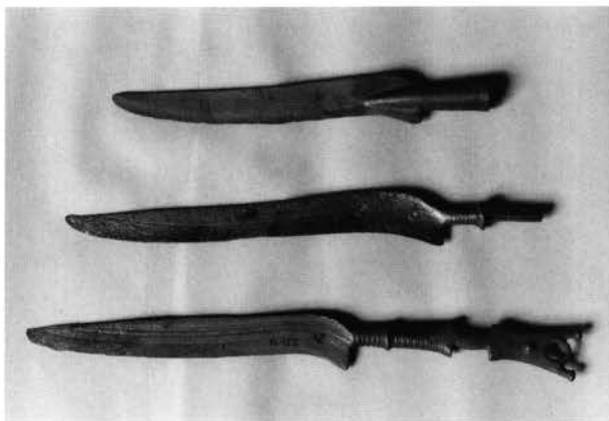
Pl. 4.  
Le couteau à moissonner néolithique. Couteau à lame collée dans un manche de bois percé d'un trou. Découvert à Montilier, FR, en 1979, et datant de 3150 av. J.-C. env. (Photo du Service archéol. ctal. de Fribourg).

<sup>1</sup> Renseignements aimablement fournis par M. A. Bocquet, président du Centre de documentation de préhistoire alpine, de Grenoble.

gine de la scie... Ce qui est certain, c'est que la forme en croissant de la lame se stabilisera à l'âge du Bronze et que le tranchant dentelé réapparaîtra avec le fer, car il permettait de scier les épis mûrs sans les égrener. Ce n'est qu'avec les progrès de la sidérurgie et des techniques d'aiguisage que les faucilles à lame dentée céderont le pas aux lames lisses et que se développeront les croissants et les serpettes de vigne en points d'interrogation que nous connaissons encore.

Dès les origines, arme et outil sont plus ou moins confondus. Mais l'arme, alors, était arme de chasse et, à ce titre, outil de chasseur. C'est au moment où l'homme devient propriétaire terrien, conséquence de la culture des végétaux et du passage de la prédation à la production, au Néolithique, que l'arme de chasse et l'outil paysan se font armes de guerre. Car la notion de territoire, liée au champ cultivé, au travail investi, à l'attente patiente de la récolte à venir, chargent l'outil d'un potentiel jusqu'ici inconnu d'agressivité.

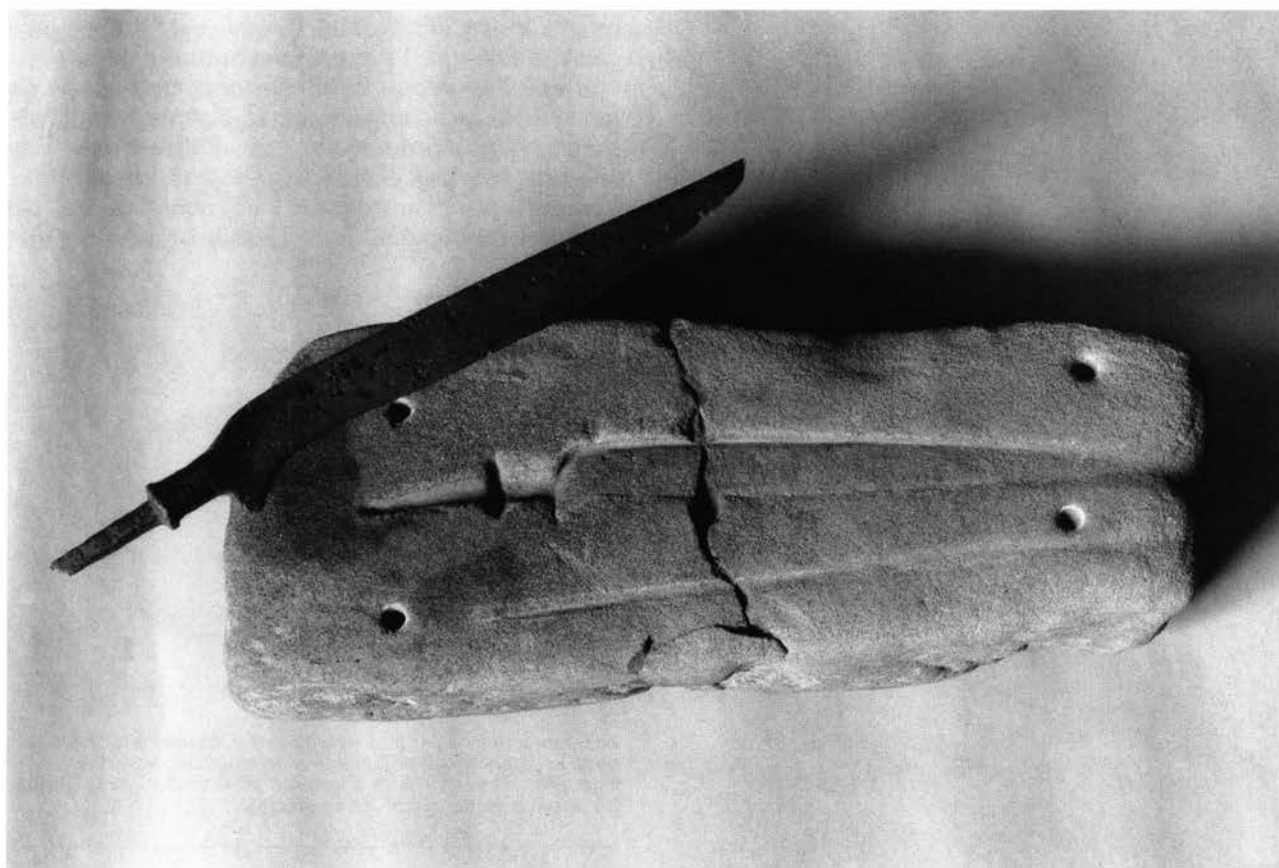
Puis la découverte des métaux, en affranchissant la lame de la fragilité native du silex, fera de l'arme de cuivre ou de bronze un emblème de puissance et d'autorité. Mais ces premiers couteaux étaient coulés dans des moules de pierre (Pl. 5). Or, chose surprenante, si l'on examine les spécimens qui sont parvenus jusqu'à nous et qui remontent au Bronze tardif, soit à 3500 avant J.C. environ, on doit constater que le couteau avait déjà trouvé non seulement sa forme mais ses formes définitives. Le Musée



Pl. 6.  
Jeu de trois types de couteaux du Bronze final provenant de Nidau et Mörigen (ct. de Berne). (Photo du Musée Schwab, Bienne.)

Schwab, à Bienne, nous présente en effet 3 couteaux de la même époque: Le premier possède un manche de métal, coulé avec la lame, le second a une lame qui se prolonge par une plaque de métal destinée à être pincée entre les deux parties d'un manche de bois, de corne ou d'os. Le troisième est une lame se prolongeant, à l'aval, par une soie, déjà quadrangulaire, qui pénétrait dans un manche percé à cet effet, une soie en tous points semblable à celle de nos outils modernes (Pl. 6).

Il est, nous semble-t-il, très intéressant de relever la simultanéité de ces trois formules de liaison entre le manche et la lame, et ceci dès les origines. Le marteau de cuivre, avec sa panne, son talon tabulaire et l'œil pour recevoir le



Pl. 5.  
Couteau en bronze provenant de Nidau (ct. de Berne), avec moule en grès trouvé à Mörigen (Be). (Photo du Musée Schwab, Bienne.)

manche, nous avait déjà surpris par le caractère définitif des formes, nées avec la métallurgie elle-même, sans tâtonnements ni bavures. Le couteau est un nouvel exemple impressionnant de ce phénomène: la génération spontanée des solutions définitives en matière d'outillage.

Il faudra attendre l'apparition du fer, vers 800 avant J.-C., pour ce qui concerne l'Europe, pour passer du métal coulé au moule au travail de forge qui va permettre d'obtenir des lames plus dures, plus tranchantes et susceptibles d'être aiguisées, voire périodiquement réaiguisées. Ainsi les Francs, tribus barbares, portaient-ils une sorte de lourd coutelas faisant office tout à la fois d'arme de chasse, d'outil rural de défrichage et d'arme de combat, le scramasaxe. Par sa forme et ses dimensions, il sera l'ancêtre simultané, en tant qu'arme du sabre, en tant qu'outil de la serpe – paysanne ou bûcheronne – et de la machette des broussards.

Dès le deuxième siècle de notre ère apparaissent les premières lames damassées. Le damas est une technique de forge, venue d'Orient et qui s'est développée, chez nous, jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle. Elle consiste à forger ensemble des barres alternées de fer et d'acier, à replier sur elle-même la masse étirée et à recommencer jusqu'à obtention d'un lingot multicouche homogène dans lequel on façonnera la lame. L'acier confère à celle-ci sa résistance et une dureté remarquable, alors que le fer apporte la souplesse qui réduit de façon drastique les risques de rupture. Grâce à ces techniques, on put réaliser très tôt des lames fines, partant légères, mais très résistantes. Au surplus, il suffisait de faire subir à l'épée un traitement à l'acide pour qu'apparaissent des dessins qui ont valu au procédé son nom car ils rappelaient ceux des tissus de Damas. Ainsi les armes damassées alliaient-elles l'élégance à l'efficacité et consacraient du même coup le clivage qu'on retrouvera partout entre l'arme et l'outil: noblesse pour l'une et rusticité pour l'autre!

Mais avant d'aller plus loin il convient de nous arrêter encore brièvement pour formuler, avec Boscaro (3), une remarque qui nous paraît essentielle dans l'histoire du couteau, à savoir qu'au lendemain des invasions barbares, l'Europe centrale se trouve confrontée au heurt de deux civilisations: l'une, méditerranéenne (Égypte, Grèce, Rome), raffinée, d'essence patricienne, et l'autre, venue du Nord, barbare, rurale, beaucoup plus fruste que la première et peut-être avant tout cynégétique. C'est la rencontre de ces deux courants qui explique la présence simultanée de couteaux de structure et de facture fort différentes.

Dès les origines, c'est donc le forgeron qui, maître du feu, façonne dagues, braquemarts, glaives ou épées. Or, ce métier devait prendre rapidement une expansion et une importance très grandes du fait des guerres fréquentes et des besoins impérieux en armes. Forgerons de villages, indispensables tant pour faire naître sur l'enclume sonore le soc qui écorchera la terre du paysan que l'épée ou l'épieu qui



Pl. 7.  
Le rémouleur. Enseigne de pierre sur une façade à Paris.  
(Photo Ol. Robert)

fouillera les entrailles. Forgeron au prestige indiscuté, forgeron redouté même, car c'est de son savoir-faire comme de sa volonté de bien faire que dépendait souvent la vie du seigneur ou du hobereau. On imagine sans trop de peine qu'il ne pouvait assurer seul une demande aussi importante sans aides. D'où la création d'ateliers sans doute d'une certaine importance, en attendant que se développent les premières industries coutelières. Celles-ci devaient se cristalliser dans des centres privilégiés tels que Tolède pour l'Espagne, Langres et Thiers pour la France, Sheffield pour l'Angleterre, Solingen pour l'Allemagne, pour ne citer que les principaux, de renommée mondiale, qui se développèrent tous entre le XI<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècles.

Le pourquoi de ces centres n'est pas toujours clair. Les causes de leur implantation ne sont pas identiques partout et il n'est guère possible de trouver un commun dénominateur expliquant ces développements ponctuels. Du reste, il y eut de fait de nombreux autres centres couteliers, très importants même s'ils furent moins connus, pas nécessairement liés à la présence de minerai.

Quant au métier de coutelier lui-même, il est reconnu depuis fort longtemps, puisque les premiers statuts officialisant cette branche de l'économie ou de l'artisanat datent du XIII<sup>e</sup> siècle. Etienne Boileau, dans son étonnante et volumineuse étude sur *Les métiers et corporations de la Ville de Paris, au XIII<sup>e</sup> siècle*<sup>2</sup> nous apprend qu'à cette époque existaient deux corps de

<sup>2</sup> Op. cit. Imprimerie nationale, Paris 1879 (420 p.).

métier parallèles: les fèvres-couteliers (qui fabriquaient les lames) et les couteliers de manches. Les premiers devaient passer par un apprentissage de six ans, puis payer un entrage de 5 sous pour pouvoir pratiquer leur métier, tandis que les seconds n'avaient pas besoin d'acheter le métier; leur règlement s'attachait surtout à interdire que des ornements ou incrustations sur les manches ne cachent des malfaçons. Ces deux corporations ne fusionnèrent que dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. (Pl. 7)

C'est au XVI<sup>e</sup> aussi que se développe, en Suisse, une industrie du fer digne de ce nom. Certes, il y eut des fours primitifs exploités au pied du Jura vaudois et qui remontent au III<sup>e</sup> siècle déjà, comme l'a démontré le professeur Paul-Louis Pelet. Et sans doute est-ce le cas aussi pour d'autres régions de Suisse. Mais c'est avec l'apparition des hauts-fourneaux – notamment ceux de Vallorbe, de Baulmes et de Sainte-Croix pour ce qui concerne le canton de Vaud – que cette industrie prend son essor et que peuvent se développer à proximité forges, martinets et autres installations similaires liées à la sidérurgie.

Quant à la coutellerie proprement dite, elle s'est développée chez nous de façon assez tardive puisque les deux marques importantes et qui ont atteint un renom international: **Victorinox SA**, à Ibach près de Schwyz, et **Wenger SA**, à Delémont, datent toutes deux de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (1884 pour la première et 1893 pour la seconde). Toutefois, le métier de coutelier est bien antérieur puisqu'on trouve dans les archives de la Ville d'Aarau une Ordonnance de 1627 mentionnant cette corporation, ainsi qu'un exemplaire des *Statuts de la Corporation des couteliers d'Aarau* de 1756, dont la traduction en français des principaux articles figure dans la thèse de Boscaro (3). Il semble qu'il y ait eu également une telle corporation à Genève et une autre à Bâle. Pour ce qui concerne le canton de Vaud, l'industrie coutelière ne s'y est manifestée exclusivement semble-t-il, et très curieusement, que sous forme de fabriques de rasoirs: à Vevey, à Vallorbe bien sûr qui connut les hauts-fourneaux et une industrie sidérurgique active, au Sentier enfin, avec la maison Lecoultre qui semble être issue d'une coutellerie antérieure, laquelle n'avait travaillé que pendant quelques courtes années.

\*\*\*\*\*

## Chapitre 3.

### Les armes ou le poignard et ses avatars

Il paraît évident que le poignard fut antérieur au couteau proprement dit, puisqu'une esquille acérée d'os, sorte de long stylet naturel ou presque, était parfaitement adapté à son objectif. Il s'agissait alors, en effet, avant tout de tuer ou d'achever un animal pris au piège ou embarrassé dans les lacs d'un filet, si rudimentaire fût-il. Ce premier poignard était une arme, certes, mais une arme de chasse, et à ce titre, il était outil au sens étymologique du terme, c'est-à-dire «utile» pour tuer. Il ne deviendra arme qu'au moment où l'homme l'utilisera contre lui-même. Or, contre toute logique, cette perversion de l'usage va engendrer une sorte d'ennoblissement de l'instrument de mort! L'arme qui tue deviendra très rapidement objet de vénération, alors que l'outil qui sert à bâtir et à créer restera, lui, dans l'ombre, partageant par là le sort des humbles, laborieux et ignorés !

\*\*\*\*\*

C'est à cette même époque que l'homme découvre le métal, notamment le cuivre, puis l'étain qu'il apprendra à marier au cuivre pour obtenir le bronze, plus dur et qui servira à façonner poignards, haches et hallebardes, ces premières armes qui deviendront très tôt objets de dévotion. C'est l'étude des gravures rupestres tant du Val des Merveilles, au pied du Mont Bégo, dans les Alpes Maritimes, que du Val

Il est certain qu'à l'origine était l'outil et que celui-ci ne s'est fait arme que par la suite. Les besoins essentiels, en effet, étaient ceux de la survie pour des hommes qui vivaient en petits groupes disséminés dans l'immensité d'une nature sinon hostile, du moins dont les ressources restaient à découvrir, et cela sans que l'homme soit doté, au départ, de moyens de défense bien efficaces: griffes et crocs quasi inexistantes et vitesse réduite ! En fait, c'est avec la conquête et la domestication du végétal que naquit la guerre. En effet, la première conséquence de la culture des champs fut la sédentarisation de la harde et la nécessité de protéger le fruit de sa peine, l'espoir de récolte, contre tout pillage, ce qui devait engendrer en dernier ressort les concepts de territoire et de frontière, avec tous les tabous qui s'y rattachent et qu'il faut faire respecter ! Et c'est ainsi que l'arme de chasse se fit arme de guerre et que le poignard, en particulier, devint l'objet d'une certaine sacralisation.

Camonica, au nord du Lac d'Iseo, qui a conduit à ces conclusions. En effet, le poignard occupe une place privilégiée dans cette extraordinaire chronique des temps protohistoriques. Au Val des Merveilles, il représente à lui tout seul environ 18% du total des gravures recensées, qui dépassent le nombre de 100 000! (Pl. 8). Avec Edmond Rossi (17), on admet volontiers que «Ces représentations abondantes d'armes trou-



blent notre esprit, (car)... elles dénotent une atmosphère de menace et de luttes guerrières.»  
 «Les spécialistes, précise-t-il, situent l'époque du bronze comme une période d'invasions, d'insécurité permanente et de transformation sociale.»

«... Le développement de l'agriculture et du déboisement, les déplacements de peuples à la recherche d'un meilleur sol ou d'un climat plus doux déclencheront des chocs, faisant naître le besoin de se protéger... (ce qui) explique peut-être l'intérêt porté à la possession des armes.»<sup>1</sup>  
 Mais le simple intérêt pour cette «nouveau» de l'époque n'explique effectivement pas tout.

«Pour tous les peuples contemporains de l'apparition des premières techniques métallurgiques, nous dit Daniel Riba (16), le cuivre ne pouvait pas être qu'un simple matériau neutre, sans «âme»; matérialisé sous la forme d'un poignard, c'est le «dieu-couteau», symbole de la force, du principe actif et pénétrant qui modifie la matière passive et qui peut aussi donner la parole aux esprits.»

«Au Val Camonica, ajoute-t-il, tous les poignards gravés... ne sont probablement pas chargés d'autant de mystères. La majorité d'entre eux doit même être des poignards «classiques», c'est-à-dire des armes conventionnelles. Quelques-uns, cependant, notamment ceux distinctement associés à des personnages qu'ils dépassent en taille, ont, indiscutablement, été incisés dans un autre but. Ici, l'intention magico-religieuse ne semble faire aucun doute.



Pl. 8.  
 Le poignard à manche cerclé du Val des Merveilles.



Pl. 9.  
 Poignards rituels sur la roche autel de Paspardo, dans le Val Camonica.

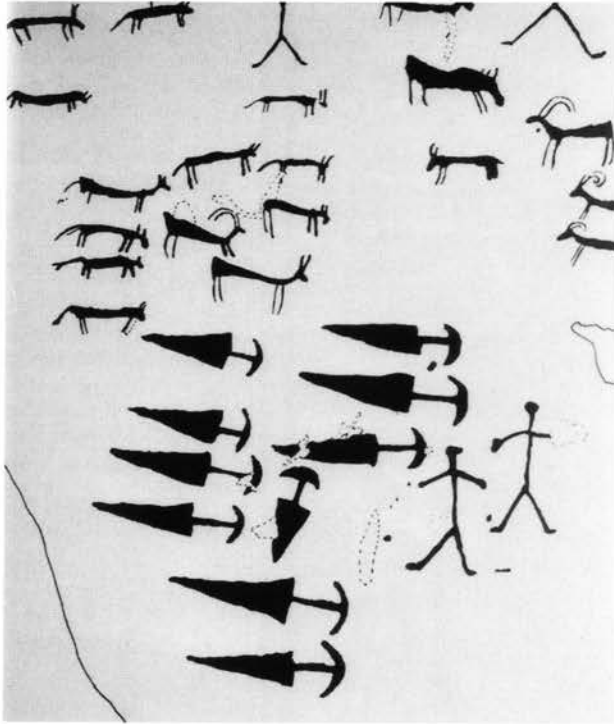
D'ailleurs, ces motifs ne sont plus tracés sur le premier rocher rencontré mais sur des monolithes que l'on prend la peine de lever et de transporter dans un lieu précis avant de les décorer.»<sup>2</sup> (Pl. 9).

Aura de puissance conférée dès les temps les plus reculés à la lame, qu'elle soit de pierre, de bronze ou de fer. Car les très beaux poignards de silex de Charavines, à la longue lame savamment retouchée et emmanchée avec soin, étaient à la fois trop beaux et trop fragiles pour les tâches quotidiennes et devaient être avant tout emblème d'autorité pour leur détenteur, même s'ils semblent avoir servi à la récolte de roseaux, ou plus généralement de végétaux. Un peu comme les superbes haches-marteaux de serpentine polie, aux formes souples et satinées, à l'œil foré avec une patience infinie à l'aide du crayon de bois tendre et du sable abrasif, qui devaient être trop précieux pour les tâches vulgaires et qui étaient sans doute, eux aussi, des signes du pouvoir entre les mains des grands de la tribu.

Autorité découlant de la suprématie que donnait le couteau de métal au détenteur de cette arme nouvelle, mais autorité aussi de celui qui détient la richesse! Le spécialiste du Val Camonica, Emmanuel Anati (1), pense, en effet, qu'on peut imaginer que l'escadrille de dix poignards pointés vers un troupeau de dix ruminants en présence de deux personnages, sur la roche gravée

<sup>1</sup> Op. cit. dans la bibliographie, p. 91, puis 95 et 96.

<sup>2</sup> Op. cit. dans la bibliographie, p. 108 et 109.



Pl. 10.  
Esquadrille de poignards et troupeau de ruminants: relevé par Em. Anati d'une partie des gravures de la grande roche de Cemmo (in *La préhistoire des Alpes*).

de Cemmo, pourrait évoquer une transaction entre ces deux personnages<sup>3</sup> (Pl. 10).

Pour revenir aux armes de l'Age du Bronze et à leurs premières représentations, il serait regrettable de ne pas mentionner celles des statues-menhirs de Corse – longues épées tenues verticalement ou courtes dagues obliques. Selon Roger Grosjean (8), ces menhirs armés (Pl. 11) sont contemporains des invasions de l'île par les Torrèens, vers 1500 avant J.C. Ils semblent avoir été érigés sur les lieux mêmes des batailles et représentaient les chefs et les guerriers ennemis tués dans les combats. Simples trophées de guerre? Ou, plus vraisemblablement acte magique pour enfermer dans la pierre l'esprit de l'adversaire vaincu et pour s'en approprier la force.

C'est de cette manière sans doute qu'il faut interpréter aussi les représentations d'armes sur les stèles funéraires trouvées sur le site du Petit Chasseur, à Sion (Pl. 12), armes qui ressemblent étrangement à ces poignards triangulaires du Val Camonica ou du Mont Bégo. Cette sacralisation de l'arme, et en particulier de l'épée, va subsister dans les temps historiques et se perpétuer pratiquement jusqu'à l'avènement des armes à feu. Les traditions du Moyen Age en effet rejoignent tout à fait celles que nous venons de rappeler ci-dessus, tout en infléchissant le mythe pour l'adapter à la mentalité de l'époque. Ceci d'autant plus que les lames qui opposaient les chevaliers dans leurs combats singuliers sortaient toutes des mains du forgeron, lequel, considéré souvent comme sorcier à ses heures, était revêtu de pouvoirs un peu

inquiétants. Il est vrai que la forge, avec ses rougeoiements, la danse un peu folle des ombres dans les rythmes syncopés de l'enclume, constituait déjà un écran de mystère autour du personnage et de ses travaux. Il est vrai aussi que la qualité des armes sorties de ses mains dépendait pour une bonne part des secrets de la trempe, pour le reste des techniques de forge les plus subtiles pour marier, par le feu, le fer et l'acier. De cette alchimie, Bachelard nous parle en termes puissants et définitifs:

*«Le fer chaud, le fer enrichi de toutes les puissances du feu, va-t-on le laisser mollement perdre flamme et chaleur? Non, en le trempant subitement dans l'eau glacée, on rêve d'un procédé qui bloque dans la substance toutes les vertus du feu... Et l'on trouverait dans l'alchimie bien d'autres images du feu pris au piège, du feu enfermé. La trempe par blocage du feu est un rêve normal, C'est un rêve de forge.»* Et plus loin: *«L'épée forgée et trempée avec tous les rêves de la forge est une matière d'héroïsme. Elle est légendaire dans sa substance avant d'appartenir au héros.»*<sup>4</sup>

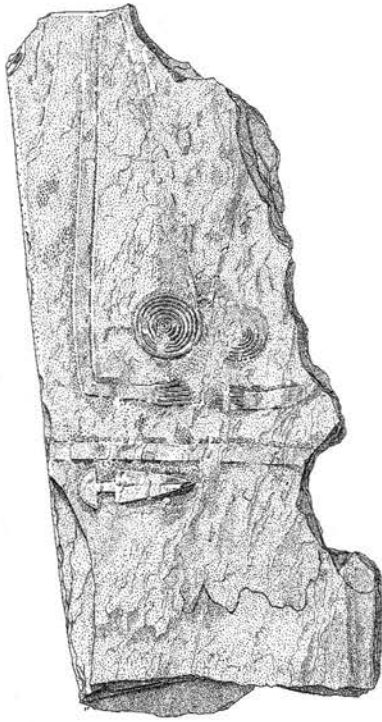
Au Moyen Age, le port d'armes était le propre de la noblesse, dont la guerre et la chasse constituaient les tâches essentielles. Ainsi l'épée, inséparable de son propriétaire, participe à part entière de son statut de noble. Tour à tour emblème de pureté, de justice, de rectitude, elle va très vite faire l'objet de soins particuliers, tant dans sa facture que dans son ornementation. D'où une dévotion pour l'arme qui va faire complètement oublier le couteau outil pourtant si



Pl. 11.  
Statue-menhir armée de l'épée verticale et du poignard oblique de Filitosa (Corse).

<sup>3</sup> Op. cit. dans la bibliographie, p. 253.

<sup>4</sup> Gaston Bachelard: *La Terre et les rêveries de la volonté*, Librairie José Corti, Paris 1948, p.153 et 154,



Pl. 12.  
Le poignard de la stèle du Petit-Chasseur (dessin de Séb. Favre, tiré de *Stèles et monuments du Petit-Chasseur, (sites néolithiques du Valais, Suisse)*. – Edité par le Départ. d'anthropologie, Genève 1986).

nécessaire dans le monde du quotidien et du travail. A ce titre et sous cette forme nouvelle, le dieu couteau de nos ancêtres de la préhistoire est loin d'être mort, et nous verrons qu'après une éclipse au bénéfice de l'arme à feu, la dévotion de la belle lame renaîtra de ses cendres avec force au XX<sup>e</sup> siècle, peut-être par nostalgie des vieux mythes, une nostalgie stimulée par le dégoût des objets de série, manufacturés, tous semblables et dépourvu de toute personnalisation. Car seule était parvenue jusqu'à nous, de la gestuelle médiévale, ce port solennel de l'épée, dans les cantons de Suisse centrale, pour pouvoir participer aux décisions de la Landsgemeinde!

\*\*\*\*\*

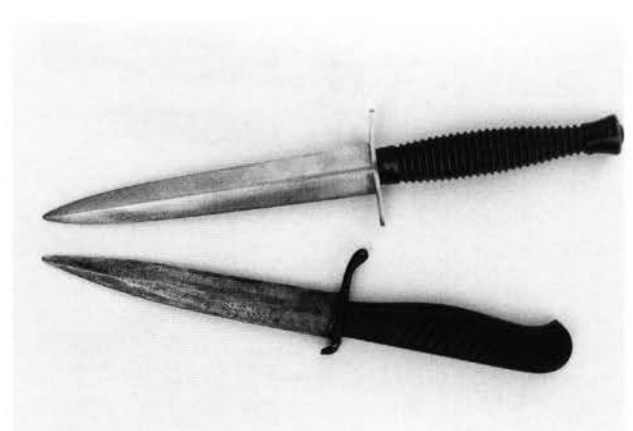
Mais revenons au poignard de l'Age du fer pour en suivre l'évolution. Il est intéressant de savoir qu'au Moyen Age, soit vers l'an 1000, les lames avaient une section lenticulaire. Ce n'est qu'au XII<sup>e</sup> siècle qu'on eut l'idée de les munir de gouttières, ceci tant pour les alléger que pour les renforcer. Au XV<sup>e</sup> siècle, la lame s'affine pour pouvoir pénétrer dans les joints des cuirasses, et, à cet effet, le profil se modifie (Pl. 13). La section losangique, voire triangulaire, conduit aux poinçons et aux stylets du XVI<sup>e</sup> siècle. Puis la dague se transforme encore: en tant que complémentaire de l'épée, elle prend le nom de «main gauche». Elle devait être pourvue d'une lame robuste, épaisse, lenticulaire ou losangique, qui était parfois crantée, c'est-à-dire pourvue, sur le dos, d'une série de créneaux en peigne destinés à saisir la lame de l'épée adverse pour la briser. A partir du XVII<sup>e</sup> siècle, avec l'apparition des armes à feu et la suprématie du combat à distance, la dague perd de son

importance pour la guerre et ne subsiste plus que comme arme de chasse. Il faudra attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'elle refasse surface comme arme de guerre. En effet les soldats de la marine française sont alors dotés d'un **poignard d'abordage**. Dans l'armée anglaise, ce n'est qu'au cours de la seconde guerre mondiale, soit au milieu de ce siècle, que la **dague de commando** est comprise dans l'équipement du combattant (Pl. 14). A quoi viennent s'ajouter les couteaux-poignards de l'armée américaine ou **Bowie knife**, largement répandus dans le monde depuis leur création, vers 1830. C'est un couteau-poignard à usages multiples, dont la lame surbaissée à son extrêmité lui donne une silhouette caractéristique, qu'on retrouve tant dans les armes que dans les couteaux de plein air des scouts et des trappeurs.

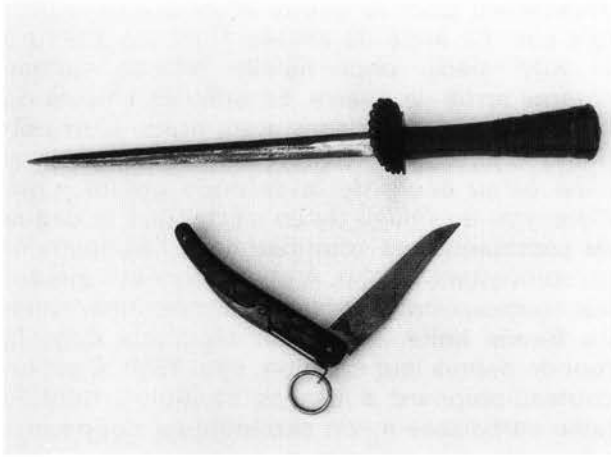
Nous renonçons ici à décrire l'infinie diversité des couteaux et poignards exotiques qui sont légion, mais qui tous répondent aux mêmes objectifs d'agressivité ou à la même volonté d'être prêt à défendre chèrement sa peau dans un monde où la violence fait règle et se glisse sournoisement dans les artères des grandes cités après avoir animé, sur le petit écran, nos soirées dites récréatives, enchaînant sur les nouvelles quotidiennes au réalisme malsain. Nous nous contenterons toutefois d'une furtive mention de quelques noms prestigieux qui évoquent à la fois les féeries orientales – ou tout au moins du dépaysement – pimentées du frisson



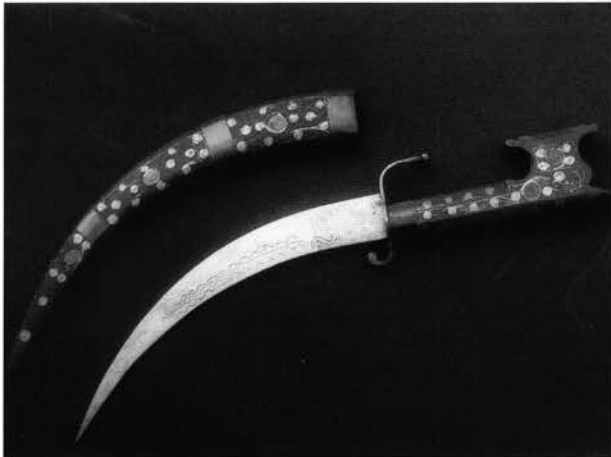
Pl. 13.  
Dague suisse du XVI<sup>e</sup> siècle. (Château de La Sarraz).



Pl. 14.  
Dague de commando et poignard taillé dans une vieille baïonnette.



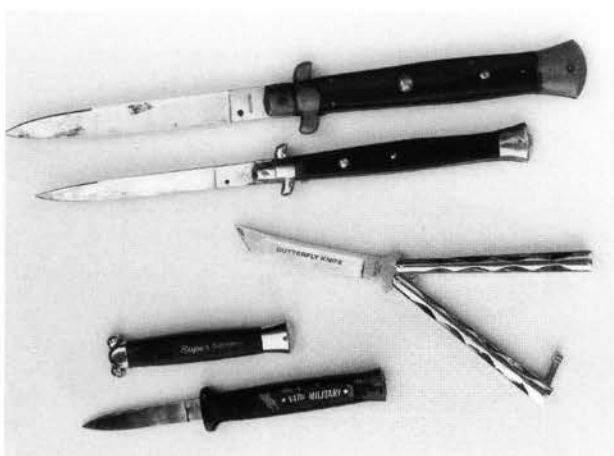
Pl. 15.  
Navaja à mouche et stylet.



Pl. 16.  
Jambya marocaine.

que la guerre de l'ombre ne manque pas de faire courir sous la peau!

Dans ce cadre qui n'a rien d'exhaustif, nous citons la **navaja** espagnole, long couteau à lame effilée et incurvée, le **stylet** corse (Pl. 15), qui cloue son homme sans détour, le **yatagan** turc, ample, à la double cambrure, le **kriss** malais dont la lame venimeuse ondule comme une flamme, le **dirk** écossais, petit couteau de botte toujours prêt à l'emploi, les **jambiya** (Pl. 16) et **koumia** du monde arabe d'Afrique du Nord, pointus, arqués comme une longue griffe dans leur fourreau richement décoré aux incrusta-

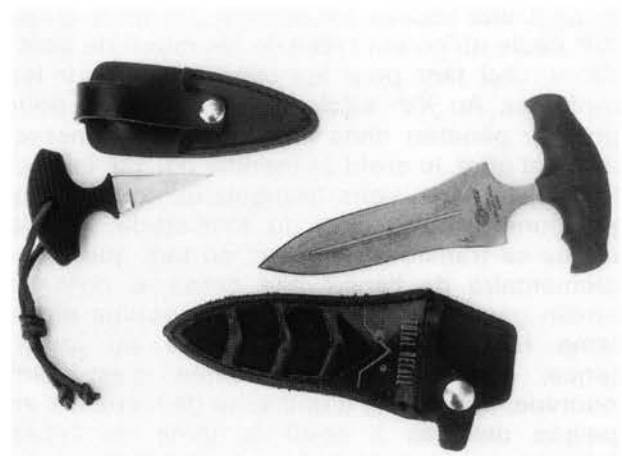


Pl. 17.  
Couteaux à cran d'arrêt: en haut, à lame basculant de côté, en bas, éjectable de pointe, et, au centre, couteau papillon.

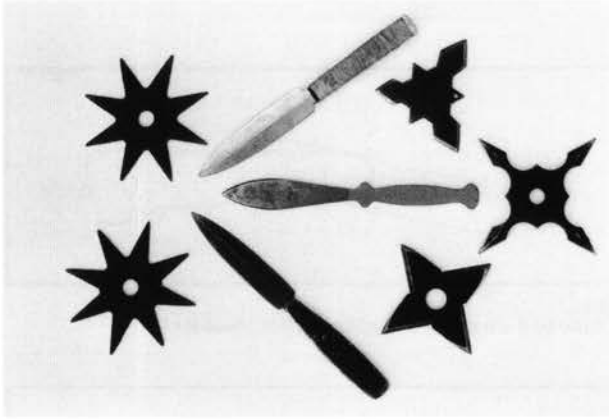
tions précieuses ou de pacotille, le **katar** indien qui est une dague à pousser avec sa poignée étrange en forme d'échelle, ou encore le fameux **punko** scandinave, trapu, puissant mais simple et sans parure avec son manche clair de bois de bouleau. Des armes dont les noms chantent et qu'on ne connaît souvent que par la littérature, ou pour en avoir vu un spécimen à l'éventaire d'un brocanteur ou dans la vitrine d'un antiquaire.

Il n'est pas inintéressant, au moment où nous nous apprêtons à quitter le chapitre des armes, de faire encore une très brève incursion dans le monde feutré de la pègre pour mentionner les **surins** des voyous, qui peuvent n'être que de vulgaires couteaux pointus à viande, mais qui peuvent aussi être ces lames redoutables à **cran d'arrêt** s'éjectant du manche avec l'inquiétant dé clic qui donne à la menace un caractère inéluctable (Pl. 17). Parfois, le malfrat exhibe une lame exotique: **couteau-papillon** des Philippines au manche d'acier se rabattant de part et d'autre sur la lame et qu'une habile manipulation permet d'ouvrir d'une seule main en une fraction de seconde, ou **push-dagger**, dérivé du katar indien, avec sa poignée en T qui laisse la lame pointer entre les doigts fermés sur le manche... (Pl. 18). Mais ce sont là des spécimens relativement peu fréquents, qu'on voit parfois dans les vitrines des couteliers parce que leurs formes insolites attirent l'œil. Mais il faut reconnaître que de nos jours, avec le renouveau d'intérêt pour le couteau artisanal de collection, le regard est davantage séduit par l'étrangeté de leurs formes, leur originalité ou tout simplement leur beauté. Et s'estompe de ce fait quelque peu l'intérêt qu'on pouvait porter aux «couteaux mal famés»!

Reste à mentionner une ultime catégorie de couteaux de combat qui sont les **couteaux de jet** ou **couteaux à lancer**. A vrai dire, s'il leur arrive de tuer dans la réalité, le fait est plutôt rare, à part au cinéma et dans les romans d'espionnage, car il faut non seulement une longue pratique pour atteindre l'objectif, mais encore, la distance doit-elle être calculée juste pour que ce soit la lame de l'arme qui tourne qui atteigne le but et non le manche.



Pl. 18.  
Deux push dagger avec étuis de ceinture.

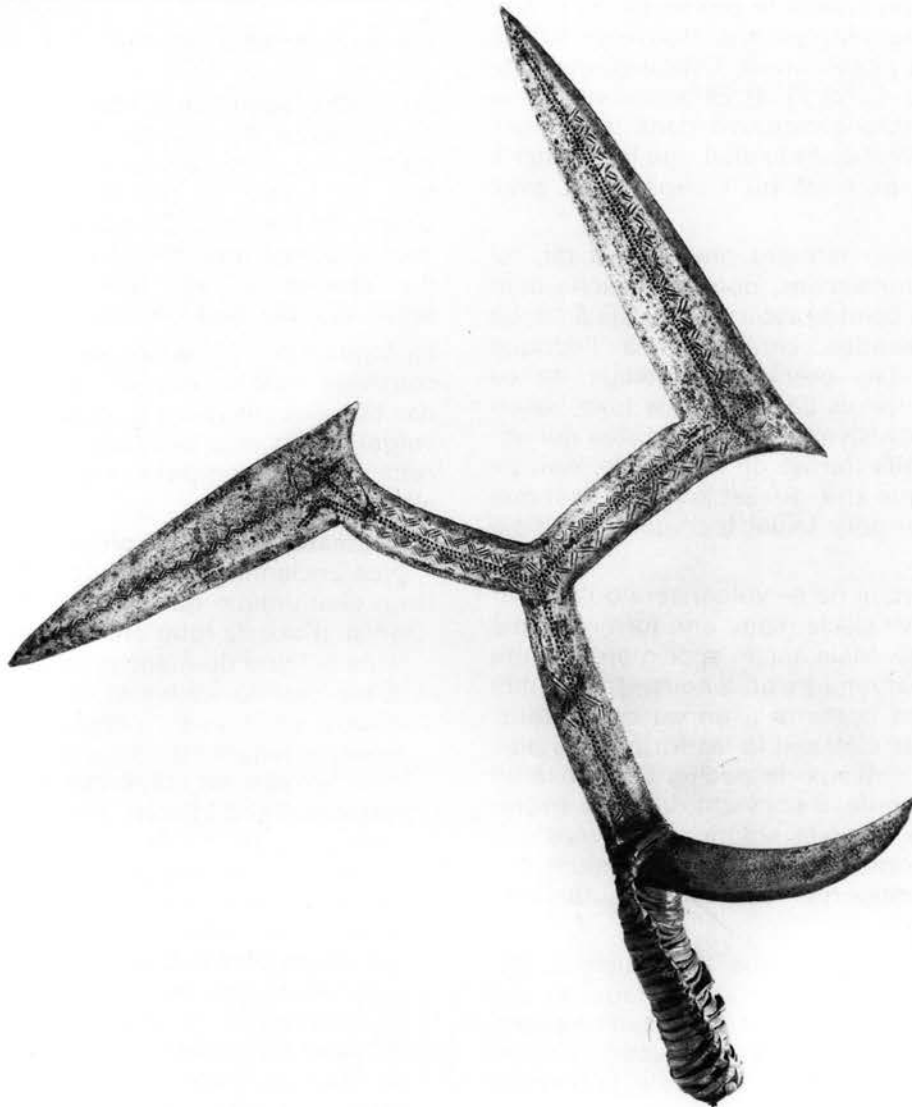


Pl. 19.  
Shurikens et couteaux de jet.

Mais il n'en reste pas moins que les lanceurs de couteaux de cirque sont impressionnants par la rapidité et la précision de leurs tirs, même si la distance entre le lanceur et sa cible a été soi-

gneusement précalculée (Pl. 19).

Il y a toutefois des couteaux à lancer qui sont des armes véritables: ce sont des sortes de couteaux-haches à lames multiples disposées dans des directions différentes et qu'utilisent les tribus du Sahara notamment, et de nombreux pays d'Afrique centrale: Soudan, Congo, Gabon, Zaïre, et d'autres encore. Tous ces couteaux insolites sont fascinants par leur découpe bizarre et par le sentiment de cruauté qui s'en dégage (Pl. 20). A ces armes de jet, on peut ajouter les **shuriken** japonais qui rappellent des étoiles, mais dont chaque branche est une lame aiguisée. Enfin, citons pour mémoire les **tchakras** de l'Inde, disques coupants que les Sikhs portaient volontiers sur leurs coiffes coniques. Ils les projetaient en les faisant tourner préalablement sur l'index tendu qu'ils savaient escamoter au bon moment pour que le disque parte dans la bonne direction.



Pl. 20.  
Couteau de jet africain (Zaïre), du Musée d'ethnographie de Neuchâtel (Photo. A. Germond).

## Chapitre 4.

### Le couteau fermant, outil domestique et universel.

On aurait certes pu se contenter de parler d'«outil universel» pour caractériser le couteau fermant ou couteau de poche. Mais en ajoutant «domestique», on introduit précisément cette notion de chose apprivoisée, familière, qui a fait que le couteau, en tant qu'outil, a été presque totalement oublié. En effet, comme chacun possède le sien et s'arrange pour l'avoir toujours sur soi, il n'est plus nécessaire de le prévoir dans la caisse à outils. Et c'est pourquoi, cet outil essentiel a été escamoté au moment même où on a pu le glisser dans sa poche et n'y plus penser!

Le couteau «de poche» existe depuis fort longtemps, puisqu'il est probablement antérieur aux poches elles-mêmes, si l'on admet – comme nous le faisons avec un brin d'audace – que ces petits couteaux de silex avec manche en bois épousant la lame étaient le prototype du genre. Ainsi du couteau à moissonner trouvé en 1979 à Montilier, dans le canton de Fribourg, qui date de 3150 avant J.-C. (cf. Pl. 4). Et rappelons que le chasseur néolithique retrouvé dans les neiges des alpes du Tyrol avait le sien, qui lui servait à façonner l'arc inachevé qu'il transportait avec lui.

Quant au couteau fermant proprement dit, tel que nous le connaissons, dont le manche tient lieu de gaine, il semble avoir existé déjà à l'aube de notre civilisation chrétienne, à l'époque gallo-romaine. Les premiers couteaux de ce type étaient toutefois des objets de luxe, réservés presque exclusivement aux copistes qui utilisaient ces **canifs** (terme du XII<sup>e</sup> siècle, issu de l'ancien francique *knif*, qui est le même mot que le *knife* anglais) pour tailler leurs plumes, d'oie ou de roseau....

Le couteau fermant ne se vulgarisera qu'à partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, sous une forme simple et peu onéreuse. Mais aucun spécimen de cette époque n'est parvenu jusqu'à nous. Sans doute s'agissait-il d'un système à un ou deux clous, sans ressort, car c'étaient là les formes les plus anciennes de couteaux de poche. Ceci posé en guise de préambule, il convient de nous arrêter brièvement aux diverses solutions trouvées qui, de perfectionnement en perfectionnement ont conduit aux petites merveilles de la coutellerie moderne <sup>1</sup>.

Rappelons tout d'abord que les couteaux fermants comportent deux grandes familles qui sont celle des couteaux **sans ressort**, d'une part, puis celle des couteaux **avec ressort**, d'autre part. D'une façon tout à fait générale, le premier

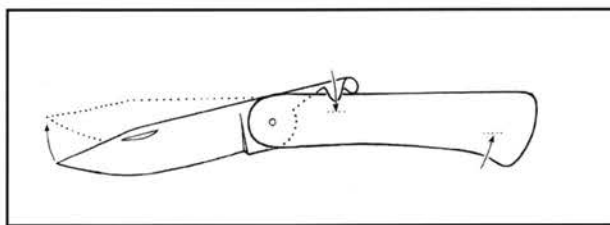


fig. 21.  
Couteau à un clou et pastille d'arrêt (eustache).

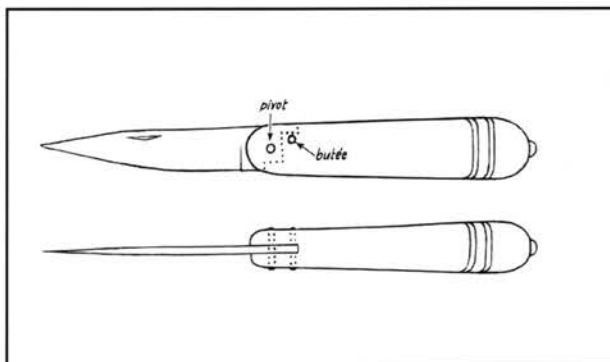


fig. 22.  
Couteau à deux clous (capucin).

problème technique à résoudre fut celui de la maintenance de la lame dans le prolongement du manche, et le second, celui de sa non-fermeture en cours de travail, pour épargner les doigts de l'artisan. Or, nous verrons par l'examen successif des divers paliers de l'évolution du couteau ouvrant qu'il n'y eut pas qu'une seule réponse, tant s'en faut.

La famille des couteaux sans ressort, celle des couteaux simples et partant bon marché, celle par conséquent qui a largement contribué à la vulgarisation et à la diffusion de ces couteaux, cette famille comporte trois types que nous allons examiner:

1. **Couteaux à un clou-pivot.** C'est la forme la plus ancienne. Le talon de la lame pivote sur un clou unique qui traverse le manche et fait office d'axe de rotation. Afin que la lame reste dans la ligne du manche, son talon était muni d'une pastille forgée et débordant de part et d'autre pour venir s'appuyer sur le dos du manche, lequel était souvent en bois de hêtre, d'où le nom de «**fayards**» donné à ces couteaux de Saint-Etienne. Par la suite, comme le manche avait une forme rappelant celle de la jambe, on les désigna, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, du nom de «**jambettes**». C'est sous cette dénomination qu'ils étaient exportés en masse vers le Canada pour servir de monnaie d'échange avec les Indiens. Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, un coutelier de Saint-Etienne du nom d'Eustache Dubois se rendit célèbre au point de donner son nom à ses couteaux. Mais ce terme d'«**eustache**» va s'étendre à tout couteau simple à manche de bois (fig. 21).
2. **Couteaux à 2 clous.** L'arrêt de la lame ouverte est assuré par un prolongement du talon qui

<sup>1</sup> Cette étude sur le couteau pliant et son évolution s'est largement inspirée d'un excellent article de J. R. Clergeau, paru dans le N°8 de la *Passion des couteaux*, de mai-juin 1990.

vient buter sur un second clou traversant, fixé en retrait du pivot. Ce système, qui est postérieur au précédent, s'est développé principalement dans l'ouest de la France. Chose intéressante, les premiers, à pastille dorsale, ont disparu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que ceux à 2 clous devaient subsister. Ce sont les couteaux connus sous le nom de **capucin** ainsi que ceux dits **Montpellier** (fig. 22).

3. **Couteaux à virole, fixe et tournante.** Le talon de la lame est coupé en carré en avant de l'axe de pivotage et vient buter sur une virole fixe de laiton qui retient la lame. Fendue de côté, cette virole laisse passer librement la lame qu'on rabat dans la fente du manche. Ce système ingénieux autant que bon marché semble avoir été mis au point par les couteliers de **Nontron**, dans le Périgord, au cours du XV<sup>e</sup> siècle déjà. Il fut repris ensuite par **Opinel** qui dota ses couteaux, vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, d'une seconde virole, superposée à la première et tournante. Complémentaire de la virole fixe, elle permet un verrouillage rapide et efficace de la lame, qui ne peut de ce fait se refermer sur les doigts qui embrassent le manche. Ainsi étaient résolus à satisfaction les deux problèmes majeurs des couteaux fermants (Pl. 23 et fig. 24).

La seconde famille, celle des couteaux avec ressort, va se développer et se répandre à partir de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle comporte divers systèmes qui impliquent un verrouillage total de la lame ou un verrouillage relatif seulement. En outre, l'introduction du ressort va imposer dans la plupart des cas un montage sur platines, c'est-à-dire sur des plaques métalliques constituant l'armature interne du couteau.

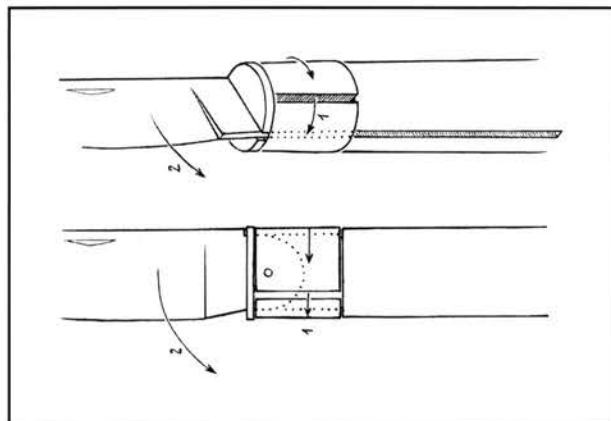


fig. 24.  
Système à viroles.

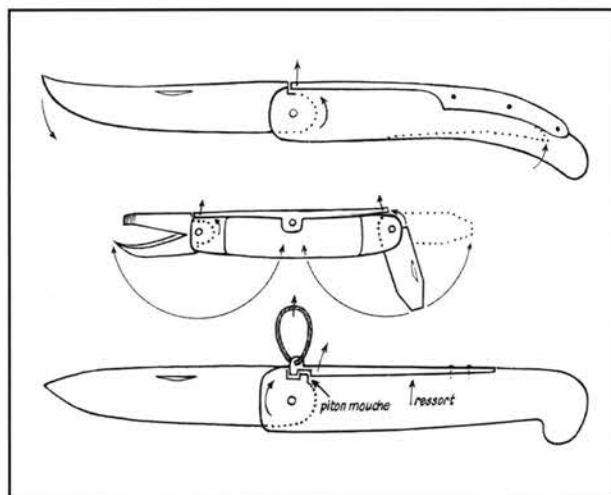


fig. 25.  
Système à ressort dorsal externe «à la Charolaise». En bas, la «mouche» des systèmes à cran d'arrêt.



Pl. 23.  
Nontron et Opinel.

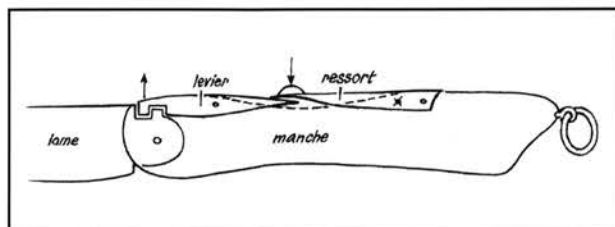


fig. 26.  
Couteau de Turin, à ressort brisé.

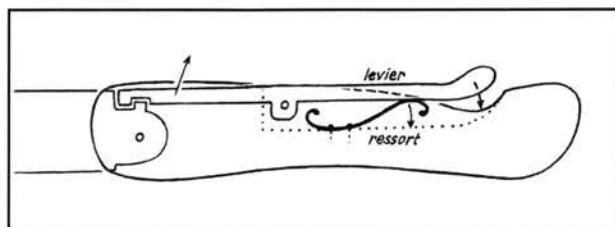


fig. 27.  
Couteau à pompe.

4. Le système le plus simple est incontestablement celui dit à **la Charolaise**. Il tolère encore le couteau de bois tout simple, ou de corne, sans montage sur platine. Le ressort, légèrement en gouttière est extérieur et s'étend sur toute la longueur du couteau qu'il embrasse légèrement. S'il n'est équipé que d'une seule lame, le ressort est tenu par 2 clous, alors que s'il possède deux lames, il n'est tenu que par un seul point, au milieu, ce qui permet aux deux extrémités de faire pression sur le talon des lames. Le verrouillage n'est que relatif et la poussée de la main sur la lame, après usage, suffit à la refermer (fig. 25, haut).
5. En revanche, le système dit à **mouche** assure un verrouillage complet, mais exige, pour

refermer le couteau un débloqué par la traction sur une boucle qui permet de libérer le téton de la lame (fig. 25, bas). Le talon de celle-ci en effet est muni d'un petit piton en saillie qui vient s'insérer dans une loge correspondante ménagée dans le ressort dorsal. C'est le principe des couteaux dits à **cran d'arrêt**. Ils peuvent être montés «à la Charolaise», mais ils sont le plus souvent sur platine. Ils datent de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les fameux couteaux **Laguiole**, fabriqués à Thiers, sont conçus selon ce principe. La tête du ressort, qui encapuchonne le piton de la lame, la mouche, est ciselée en forme d'abeille.

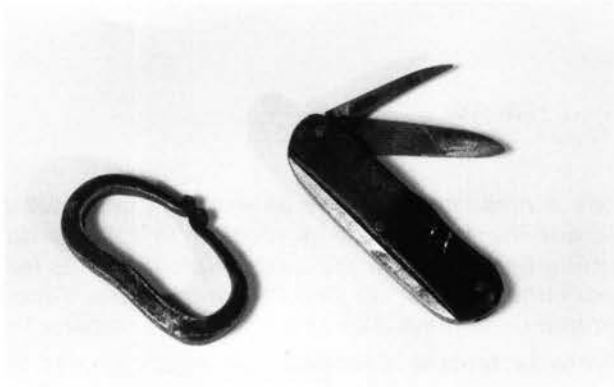
6. Une variante du système précédent est celui dit à **ressort brisé** ou **couteau de Turin**. Le ressort est en deux parties dont les extrémités se chevauchent au milieu du dos du couteau. Les deux parties du ressort sont biseautées à leur point de rencontre et celle qui enjambe l'autre est munie d'un petit bouton. En appuyant dessus, on fait basculer la seconde moitié du ressort, ce qui libère le téton de la lame (fig. 26).
7. Un dernier système, dit à **pompe**, obtient le même résultat à l'aide d'un levier à bascule dont l'extrémité bloquant la lame est maintenue en place par la poussée, à l'autre bout, d'un ressort logé sous le levier. Une encoche dans le manche permet d'inverser le mouvement de bascule et de libérer la lame pour la fermer (fig. 27).

Ainsi avons-nous passé en revue les principaux types de fermeture. Avec l'introduction des platines, s'ouvrait toute grande la porte aux perfectionnements qui ont marqué l'expansion des



Pl. 28.  
Couteaux de poche de bergers.





Pl. 29.  
Couteau de berger servant de briquet, ancêtre du couteau de survie.

grandes coutelleries de la fin du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, cette armature interne devait permettre le développement des couteaux à lames multiples et à fonctions diversifiées (Pl. 28 et 29). Mais parmi ces couteaux utilitaires de série, il en est un qui a acquis ses titres de noblesse dans le monde des couteaux de qualité: c'est le **couteau militaire suisse**.

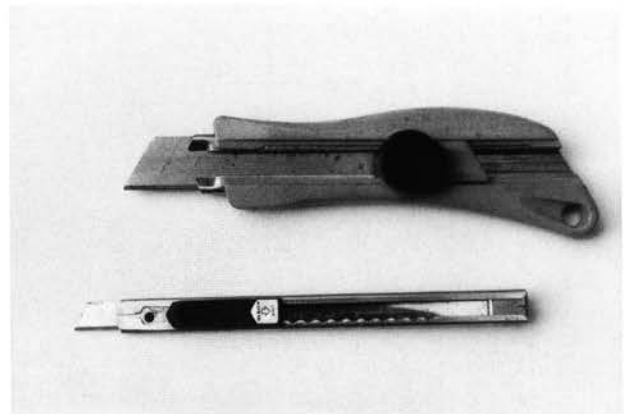
En effet, c'est en 1886 que la Suisse décidait d'équiper la troupe d'un couteau d'ordonnance. Le premier modèle adopté était un simple couteau de poche à une seule lame acheté à la célèbre coutellerie allemande de Solingen, car la trop jeune industrie suisse du couteau – qui s'était installée à Schwyz en 1884 – n'était pas encore à même d'assurer une fourniture de masse. C'est encore Solingen qui fournit le premier modèle multifonctions comportant lame, alène, tournevis (pour démonter et remonter le fusil) et ouvre-boîtes (car c'est à ce moment aussi que la boîte de conserve faisait son entrée dans la technique de conservation des denrées alimentaires). Mais très tôt Karl Elsener, fondateur de **Victorinox**, à Schwyz, puis, quelques années plus tard, **Wenger** à Delémont, obtinrent l'exclusivité de la fourniture des couteaux militaires. Celui du soldat était assez lourd et jusqu'en 1951, tout soldat suisse se promenait avec deux couteaux en poche: celui qu'il utilisait pour les besoins quotidiens (et qui pouvait n'être pas d'ordonnance) et celui, soigneusement graissé dans son étui de toile, qu'il présentait aux inspections! Car il fallut attendre le milieu du siècle pour que le couteau du soldat soit en acier inoxydable! Ajoutons qu'entre la version 1891 et la version 1961, le couteau d'ordonnance a perdu la moitié de son poids! (Il pèse actuellement 72 g contre les 144 de l'aïeul!). Quant au couteau d'officier, il fut doté dès les origines, en plus des 4 éléments du couteau du soldat, d'une petite lame et d'un tire-bouchon. En outre, il fut en acier inoxydable à partir de 1923 déjà. C'est lui qui est devenu le prototype du couteau de poche de qualité et c'est lui aussi qui eut l'heur de recevoir la consécration suprême de la télévision, grâce aux aventures du héros débrouillard Mac Gyver.

Il est évident qu'avec les performances de la technique, on n'était pas limité aux six lames du

couteau d'officier traditionnel; le commerce se mit à proposer des couteaux surcomplets pouvant cumuler jusqu'à 30 fonctions différentes, véritables boîtes à outils portatives. Avant d'en arriver là, les deux fabriques suisses proposent des couteaux type officier, de 6 à 8 «lames», modifiés dans leur composition en fonction des besoins particuliers de certaines professions: navigateur, pêcheur, mécanicien, etc.

Et l'on rejoint par là cette préoccupation très à la mode, qui s'est épanouie au cours de ces dernières décennies, pour développer une sorte de curieuse association entre de réels soucis écologiques et la nostalgie de l'aventure, génitrice d'un étonnant engouement pour une certaine forme de scoutisme posthume se traduisant par le rêve d'opérations-survie, elles-mêmes actualisées dans nombre de films de guerre, d'espionnage ou d'aventures dans la brousse ou la jungle! D'où l'extraordinaire crédit accordé au **Bowie-knife**, sorte de couteau-poignard, arme et outil tout à la fois, couteau des scouts et des trappeurs, qui, muni parfois de matériel pour faire le feu dans son manche creux étanche, d'une seringue et de sérum contre les morsures de serpents, ainsi que d'une boussole miniature insérée au bout de la poignée, incarne à lui tout seul l'aventure avec un grand A...

Pour terminer, nous nous devons de mentionner le fait que le couteau a retrouvé sa place dans la boîte à outils depuis qu'il nous est revenu avec un nom anglais: le **cutter**! En fait, ce n'est rien d'autre que le mot anglais pour désigner un couteau, mais, depuis qu'on le prononce à la française, il a pris une signification spécifique pour désigner ce petit outil alliant la légèreté à l'efficacité (Pl. 30) avec sa lame escamotable dans le manche qui fait gaine et d'où on ne laisse poindre que l'angle tranchant nécessaire. Le cutter a encore ceci d'original qu'au lieu de le réaiguiser, on se contente de raviver la partie active par simple fracture d'un losange d'acier, ce qui dégage un nouveau segment vierge de toute usure et prêt à l'emploi. Autre curiosité du cutter: employé au bureau pour couper proprement papier ou carton, il perd sa qualification d'outil pour n'être plus qu'un instrument, comme le crayon, la gomme ou le coupe-papier!



Pl. 30.  
Cutter.

## Chapitre 5.

### Outils paysans: la faucille et la serpe

Nous l'avons vu plus haut, la Préhistoire nous a livré des outils paysans surprenants d'efficacité et de modernité: sortes de lames composites faites d'une série d'éclats de silex juxtaposés et fixés dans la partie concave d'une branche ou d'un os courbe. Forme non entièrement stabilisée, car on trouve aussi des faucilles affectant une autre forme, de même que des couteaux à moissonner droits, conçus sur le même module que les couteaux-grattoirs que nous avons considérés comme ancêtres du couteau de poche. Les couteaux de moissonneurs sont reconnaissables principalement à l'enduit brillant de silice déposé sur la lame par la tige des graminées.

La faucille, avec le bâton à fouir, est le plus ancien outil agricole. «*La faucille dentelée est l'outil du Midi, nous dit Fernand Benoit (2), où le blé mûr est sec, pays parcimonieux où le moissonneur saisit à la main la javelle, avant de la couper, pour ne pas l'égrener.*» Elle est apparue dans le bassin méditerranéen quelque 10 000 ans avant J.C. Et lorsque le métal remplaça la pierre, les formes originelles furent respectées et la lame des faucilles de moisson resta en scie, jusque très tard dans notre civilisation. «*La faucille est l'outil des terres dénuées de cheptel,* ajoute Fernand Benoit, *des terres qui n'utilisent*

*pas la paille et sont pauvres en rendement, dans lesquelles on cherche à récolter la totalité du grain, tandis que la faux est employée dans les domaines riches, où l'on fait prédominer l'économie de la main d'œuvre sur le rendement.»*<sup>1</sup>

Entre la **faucille dentelée**, qui scie l'épi, et la faux au sens traditionnel, vient s'insérer la faucille tranchante, venue plus tard, souvent dotée d'un étranglement pour loger le pouce à la base de la lame. Outre les raisons indiquées par Benoit pour préférer la faucille à dents à la **faucille coupante**, il est très probable que le problème de l'aiguisage dut aussi jouer un rôle (Pl. 31), car une lame mal affûtée devait contribuer généreusement à l'égrenage des épis. En fait, il n'y eut passage de la faucille à la **faux** que pour la moisson, car la faux pour la récolte des fourrages est aussi vieille que la faucille de métal. Les gravures du Val Camonica comme celles du Val des Merveilles attestent sans équivoque l'existence des grandes faux, telles que nous les connaissons, à la fin de l'Age du bronze ou, au mieux, aux aurores de l'Age du fer (Pl. 32). Et l'iconographie médiévale – manuscrits enluminés ou vitraux des cathédrales – nous montre que la faux ne s'est pas modifiée, sinon dans la

<sup>1</sup> Benoit Fernand, op. cit. en bibliographie, p. 43 et 45.



Pl. 31.  
Faucille en bronze, de Mörigen, (ct. de Berne) avec reconstitution du manche en bois. Musée Schwab de Bienne.



Pl. 32.  
Gravure rupestre du Val des Merveilles: grande faux à fourrages, semblable à celle qui rouille doucement, faute d'emploi, dans notre resserre à outils!

forme du manche qui s'est infléchi, dans celle des poignées ou dans le mode de fixation de la lame à la hampe. A ce propos, il est intéressant de savoir que le système ingénieux à crémaillère – qui permet de régler avec précision et de façon rigide l'angle d'attaque – a été breveté en 1939 seulement par Gustave Chappuis, alors directeur des Usines Métallurgiques de Vallorbe.

La faucille de moisson tranchante a donné naissance au **croissant forestier**, le plus souvent longuement emmanché, à lame épaisse, faite pour s'attaquer à de menus bois ou pour les élagages (Pl. 33). Mais cet outil n'eut – chez nous tout au moins – qu'un crédit limité, car la serpe dont nous parlerons plus loin, plus pratique à



Pl. 33.  
Croissant et faucilles.



Pl. 34.  
Serpette de vigne sur un linteau dans le village de Beursch, en Alsace.

d'autres égards, permettait d'effectuer les mêmes travaux.

Enfin, il serait impardonnable de ne pas mentionner la **serpette de vigne**, petit couteau à lame arquée en point d'interrogation qui permettait d'aller chercher la grappe dorée sous la feuille, d'une pointe fousseuse et délicate, et de la détacher sans dommage. Serpette devenue emblématique du métier, qu'on trouve gravée sur de nombreux linteaux de portes, en Alsace,



Pl. 35.  
Serpette de vigne sur un linteau de porte à Riex, Sous-Riex N° 5.



Pl. 36.  
3 serpettes de vigne vaudoises et un poudo du Midi de la France.

alors que chez nous, seule une maison vigneronne de Riex arbore la serpette comme enseigne annonçant la qualité du maître de céans (Pl. 34 et 35).

Quant aux serpettes de vigne méridionales, elles portent un petit tranchant dorsal fortement débordant, le talon, qui donne à l'outil une silhouette bizarre, reconnaissable entre toutes, rappelant plus les couteaux de jet africains que les pacifiques outils de chez nous! Elle était déjà connue des Romains, ce qui est attesté par les fouilles archéologiques, mais aussi par l'iconographie, puisqu'on en voit une, magnifiquement représentée sur une stèle funéraire gallo-romaine qu'on peut voir au musée de Nîmes. Cette serpe, le *poudo* à tailler la vigne de la Provence, se trouve en fait, par ses dimensions, à mi-chemin entre les serpettes vigneronnes évoquées ci-dessus et les serpes bûcheronnes dont nous allons parler (Pl. 36).

La **serpe** est incontestablement l'un des outils forestiers majeurs, même si on en parle peu et



Pl. 37.  
Un homme coupant des branches avec une serpe dans un arbre. Plafond de l'église romane de Zillis (GR), du XII<sup>e</sup> siècle.

qu'elle passe quasi inaperçue, pendue au crochet de ceinture dans le dos du bûcheron. Mais avant d'être bûcheronne, la serpe fut paysanne et son existence remonte loin dans le temps. La plus ancienne représentation, à notre connaissance tout au moins, est celle qui figure «Les Rameaux» dans l'un des caissons historiés de l'église romane de Zillis, dans les Grisons (Pl.

37). Il est tout de même remarquable de constater que cette serpe du XII<sup>e</sup> siècle est en tous points pareille à la serpe bergamasque actuelle: lame étroite, bec bien dessiné, manche court avec retour en crochet pour la suspension... peut-être, seule différence notoire, le manche n'était-il pas encore fait de rondelles de cuir superposées... Serpe bûcheronne en tout cas, car, avec son bec de rapace, elle servait autant à tirer ou soulever des bûches qu'à couper branches ou rejets. Quelques élagueurs habiles, audacieux et forts, se hissaient même le long du tronc à l'aide de deux serpes plantées alternativement! Serpe bûcheronne, avons-nous dit, car la serpe paysanne, la *yaudze* de chez nous, était à lame droite, sans bec ni fioritures, et servait surtout à exploiter le taillis ou façonner les fagots.

Mais une certaine constance des formes de base n'exclut néanmoins pas une assez large diversification. Preuve en soit notamment ce catalogue d'outillage de l'entreprise François Bret, de Charavines (Pl. 38), qui, au chapitre des serpes, ne présente pas moins de 190 modèles différents, allant de la forme rectangulaire des cochoirs de tonneliers aux croissants de lune et aux volants, en passant par toutes les nuances: lames avec ou sans bec, à pointe aiguë ou coupée, à simple ou à double tranchant, en feuille de saule, à lames larges et à dos rond, à lames étroites et cintrées en arrière, ou encore embrassantes, très proches de la faucille...

2 François BRET, à CHARAVINES (Isère)		PRIX % Kg	
N <sup>os</sup>	SERPES	Serpes de 0 k 5 <sup>00</sup> et au-dessus	
		Nettes	Polies
21	Serpe, façon Doullens .....	240	» 270
22	» à margotins .....	»	»
23	» à fagotter .....	»	»
24	» limande droite {	250	» 280
25	» » bossue } manche plate semelle }		
26	» à élaguer, carrée .....	240	» 270
27	» » ventrue .....	»	»
28	» » torme poisson .....	»	»
29	» » à bec .....	»	»
30	» » façon Normandie .....	»	»
31	» Normande, cintrée .....	»	»
32	» » droite .....	»	»
33	» » ventrue .....	»	»
		La pièce	
34	» à betterave, droite, à bec, de 0 k 400 .....	0.60	0.70
35	» » cintrée .....	»	»
36	» » 1/2 cintrée .....	»	»
37	» » droite, sans bec .....	»	»
38	» » forme couteau .....	»	»
39	» » » couperet .....	»	»
40	» » ventrue .....	»	»

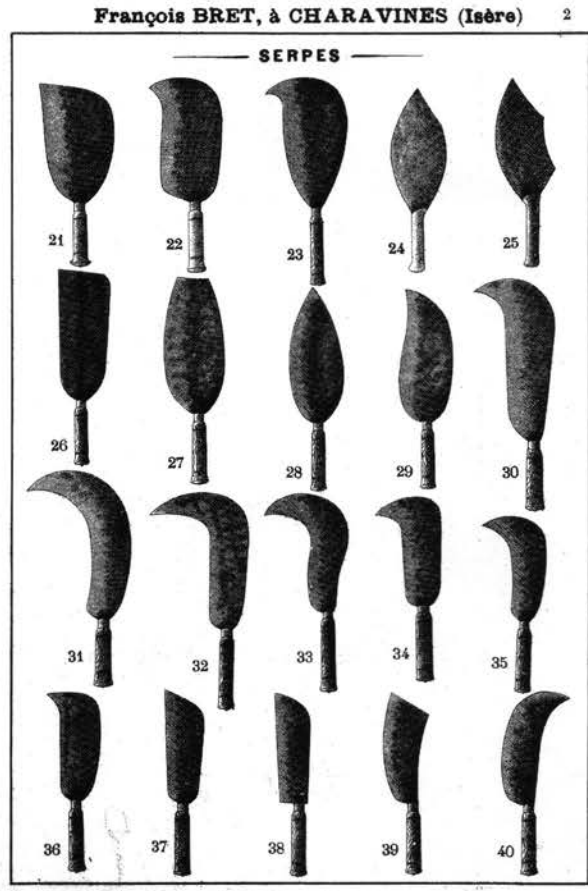
OBSERVATIONS. — Les longueurs correspondantes aux numéros et poids de la Serpe N<sup>o</sup> 21 sont réduites de 2<sup>00</sup>/<sub>100</sub> environ.  
 Les Serpes Fig. 26 à 30 sont numérotées comme les Fig. 1 à 16.

Fig. 31, 32, 33 : Poids	0k600	0k700	0k800	0k900	1 k
Longueur de la lame	26	28	30	32	34 <sup>00</sup> / <sub>100</sub>

Ces Serpes se font noires, taillant poli ou polies entièrement, manche blanc ou vernis.

Fig. 34 à 40. — SERPES A BETTERAVE

Numéros	Poids				
	0	1	2	3	
Poids	0k200	0k300	0k400	0k500	
Prix de la pièce	noire	0.50	0.55	0.60	0.75
	polie	0.60	0.65	0.70	0.85



Pl. 38.  
Page de catalogue de serpes.

autant de caractéristiques qui étaient autrefois des indications d'origine, car chaque région – en Italie comme en France – avait ses formes spécifiques qui étaient dues davantage à la fidélité des forgerons de villages aux traditions locales qu'à des exigences techniques précises (Pl. 39). De nos jours, les fabrications industrielles et les centres commerciaux de diffusion ont gommé ces particularités pour imposer l'uniformité nivelante et anonyme.

Il est intéressant d'ouvrir ici une courte parenthèse pour remarquer qu'un phénomène de diversification des formes d'un même outil, très proche de notre serpe, existe en Afrique noire (Gabon et Congo) avec les **couteaux de culture** (5). Ce sont des outils à lame tranchante sur un côté et sur leur extrémité distale arrondie. Outils réservés aux femmes et servant curieusement aux essartages, mais aussi à toutes sortes de fins, y compris le travail de la terre. Les ethnologues qui ont collecté de nombreux spécimens de cet outil passé longtemps inaperçu, peut-être précisément parce qu'il était outil de femmes, ont montré que chaque communauté avait le sien, avec une forme différente des autres.

Mais revenons aux serpes, qui nous concernent davantage. Pour constater que celles de chez nous arborent, au dos de la lame, une sorte de crochet bizarre pointé vers l'avant, qui servait à l'attache d'une cordelette lorsqu'on utilisait la serpe longuement emmanchée pour les travaux d'émondage, notamment pour l'obtention de



Pl. 39.  
Serpes bûcheronnes.



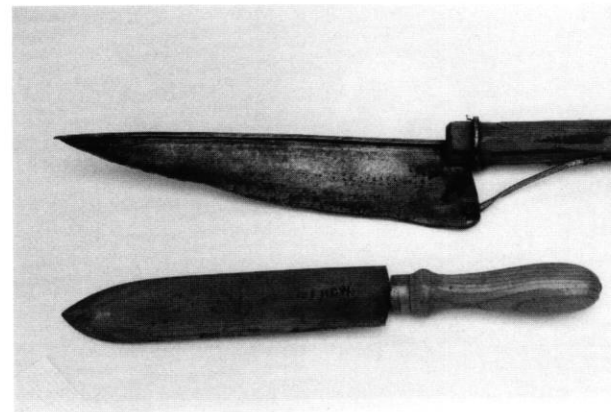
Pl. 40.  
Machette, en bas, et serpe.



Pl. 41.  
Coupes-foin et coupes-paille.

fourrage d'appoint. Cette pratique ayant totalement disparu dans nos campagnes, le crochet s'est fait hiéroglyphe et l'on s'étonne de le voir tourné ainsi. On le retrouvera du reste, intact mais dangereusement appointi dans la guisarme ou la vouge, ces armes d'ast directement dérivées de notre serpe d'élagueur.

Comme déjà dit plus haut, la serpe a vraisemblablement pour ancêtre le scramasaxe des Francs ou des Saxons, ce grand coutelas de combat qu'ils portaient au VI<sup>e</sup> siècle et qui pouvait, cas échéant, servir aussi de sabre à débroussailler. Cela est plus sensible encore si l'on prend en considération les **machettes**, **coupe-coupe** ou **parangs** des broussards, coureurs de jungles ou autres explorateurs de



Pl. 42.  
Deux couteaux «à derbons» ou couteaux de taupiers.

forêts, déterminés à sortir des chemins battus! (Pl. 40).

Avant d'abandonner ce court chapitre sur les couteaux paysans, nous nous devons de faire une petite place à ces lames, souvent très belles que sont les **coupe-foin** et **coupe-paille** (Pl. 41). Eux aussi tolèrent des formes extrêmement diversifiées, mais qui, toutes, ont la particularité d'attaquer la botte en biais, pour utiliser au mieux le fil du couteau. La forme la plus courante, chez nous, est le triangle emmanché, avec appuie-pied, dont le couteau est oblique par rapport au manche. Une autre forme, plus rare dans nos régions, est une sorte de lame ogivale dont le sommet se prolonge par le manche et dont la base coupante forme un angle droit rentrant. Une troisième forme est une sorte de long sabre dont le tranchant est flammé ou ondé et dont le dos est généralement muni d'une barre servant d'appui pour la coupe.

Ce sont là autant de couteaux qui ne sont connus et reconnus que par leur autre nom.

Peut-être n'est-il pas hors de propos, pour être complet, de citer encore deux sortes de couteaux très particuliers: celui du taupier d'abord, ou **couteau à derbons** dans notre parler local, qui peut être une sorte de lourd coutelas à double tranchant, pour dégager le couloir souterrain où l'on placera les pièges, ou une vieille lame de faux de réemploi (Pl. 42): celui du jardinier-arboriculteur ensuite, couteau à greffer, qui



Pl. 43.  
Deux couteaux à greffer.



Pl. 44:  
Deux échenilloirs: longuement emmanchés, ce sont des couteaux articulés, actionnés par une cordelette.



Pl. 45.  
Couteau-gouge pour lever et découper en lanières la partie tendre des écorces d'épicéa, soit pour façonner les «sangles» à vacherins.



Pl. 46.  
En haut, couteau emporte-pièce de sellier; au centre, grand ciseau rustique pour la tonte des moutons; en bas, ciseaux de drapier.

peut affecter des formes diverses selon le type de greffe à effectuer (Pl. 43).

Enfin, il est des couteaux qui apparaissent aux confins du genre et qui pourraient parfaitement appartenir à un autre type d'outils. Ainsi des **échenilloirs** (Pl. 44) qui sont un perfectionnement des serpes d'émondage ou une sorte de sécateur dont le couteau se ferme par le truchement d'une cordelette. Mais sommes-nous encore en présence d'un couteau, ou déjà d'une pince coupante?... Et le **couteau-gouge** des «sangliers» qui hantent les chantiers de coupes de bois, dans le Jura, pour lever les sangles d'écorce qui donneront au vacherin son fumet caractéristique, échappe lui aussi à la définition habituelle du couteau (Pl. 45). Il en va de même avec les **ciseaux** – de ménage, bien sûr, mais aussi de tailleurs, de drapiers, voire de bergers (pour la tonte des moutons) – qui sont des purs produits de coutellerie, mais qui s'évadent également du concept de base... (Pl. 46). Démonstration nouvelle du fait que la frontière qui délimite des choses qu'on croit simples, est rarement rectiligne!

\*\*\*\*\*

## Chapitre 6.

### Outils professionnels ou couteaux à vocations particulières

Il est toute une série de couteaux qui échappent aux catégories dont nous avons parlé dans les premiers chapitres, car ils ont été conçus pour répondre à des besoins précis, lesquels ont engendré des formes adaptées aux objectifs, à l'instar des couteaux paysans dont nous venons de parler. Ils constituent une section importante de l'outillage que nous allons passer rapidement en revue.

Pour faire transition entre les formes classiques et les formes particulières de couteaux, nous prendrons en compte tout d'abord les **couteaux**



Pl. 47.  
Divers couteaux de chasse à cran d'arrêt, dont le dernier, en bas, est un couteau «à la d'Estaing».



Pl. 48.  
Couteau à la d'Estaing, dont seule la moitié de la lame disparaît dans le manche.



Pl. 49.  
Couteaux d'un boucher de campagne.

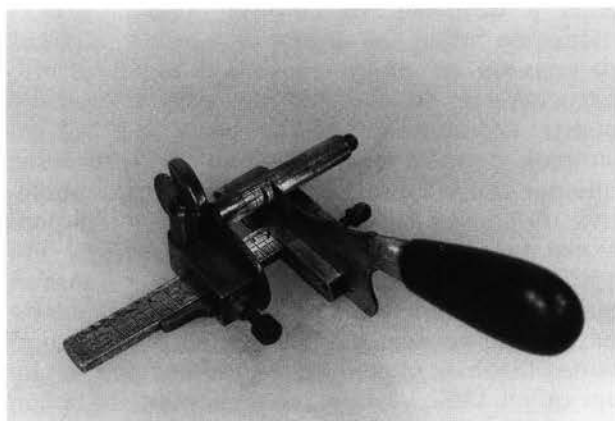
**à viande** ou **couteaux de bouchers**. Il est très vraisemblable que ces lames simples et fonctionnelles sont dérivées directement des couteaux de chasse (Pl. 47 et 48) qui, dès le XVI<sup>e</sup> siècle déjà, apparaissent dans des trousses ad hoc. Celles-ci contenaient, à côté de la grande lame à trancher, plusieurs petits couteaux d'accompagnement ou **bâtardeaux**: celui à dos surbaissé et pointe arrondie pour **dépouiller** la bête, celui qui servira à la **découper**, et les poinçons à **désosser**. Et comme la chasse était métier de noble, les armes de vénerie, à lames damassées et poignées richement décorées, participaient de l'aristocratie des armes de guerre. Les couteaux de boucherie, eux, restent simples d'aspect et ne touchent à la noblesse que par la qualité de l'acier (Pl. 49). Les coutelleries modernes ont multiplié formes et dimensions de ces couteaux spécialisés et leur ont adjoint toute une gamme de **couteaux à larder**, aux longues lames à cannelures ou à tranchant ondulé, de **couteaux à jambon ou à saumon**, à lames flexibles et cannelées. Intéressant de relever qu'en 1963, Wenger, de Delémont, se taillait une notoriété mondiale dans ce domaine en mettant au point la marque **Swibo** qui désigne un couteau de boucherie en acier spécial poli miroir, équipé d'un manche moulé selon des critères ergonomiques, en matière synthétique jaune qui permet un repérage facile dans l'environnement de travail et qui, directement injecté sur la lame, assure une hygiène parfaite.

Dans le secteur de l'alimentation encore, les **couteaux à pain** à tranchant ondulé ont évincé, définitivement sans doute, les anciens couteaux, articulés sur une courte potence laquelle était elle-même fixée sur une planche à découper.

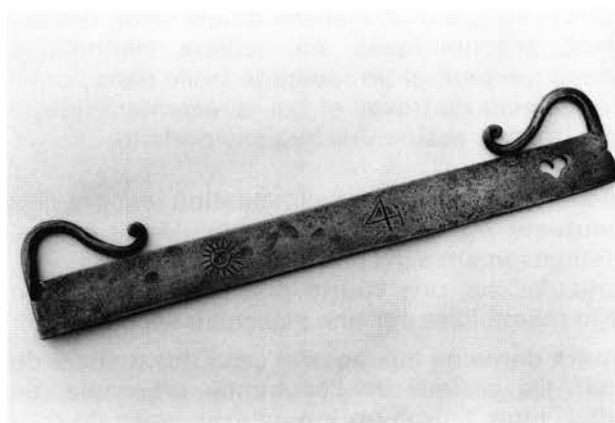
Autre domaine intéressant: celui des métiers du cuir. Ce secteur de l'économie artisanale, en effet, nous fournit au moins trois types de couteaux ou couperets dont deux spectaculaires pour un troisième, plus fréquent, mais moins remarquable d'aspect. Il s'agit en l'occurrence du **tranchet de cordonnier**, lame d'acier rectangulaire toute simple, coupée en biseau et affûtée comme un rasoir à une extrémité, très légèrement biaisée dans sa partie coupante. Les deux autres sont: d'une part la superbe **demi-lune de sellier**, étincelante, inquiétante par la longueur de son tranchant et l'insolite de sa forme arquée, génitrice d'un sentiment instinctif de crainte, qui est un couteau conçu essentiellement pour amincir le cuir. D'autre part, c'est encore le splendide **couteau à ceintures ou à courroies**: lame fixe se soulevant à peine et sous le tranchant de laquelle on glisse le cuir, et butée latérale réglable définissant la largeur de la lanière à découper.... C'est un couteau pas comme les autres et dont on ne retire la lame



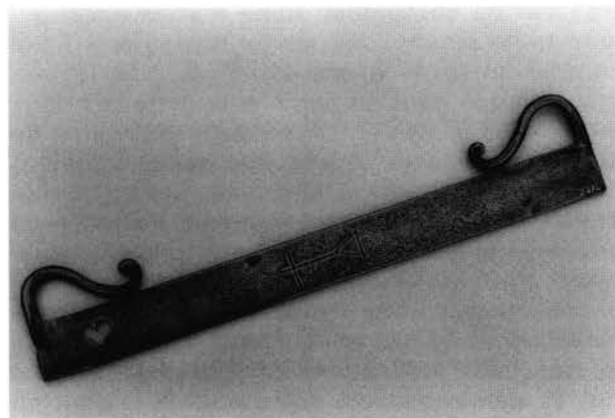
Pl. 50.  
Tranchets de cordonnier et demi-lune de sellier.



Pl. 51.  
Couteau à ceintures.



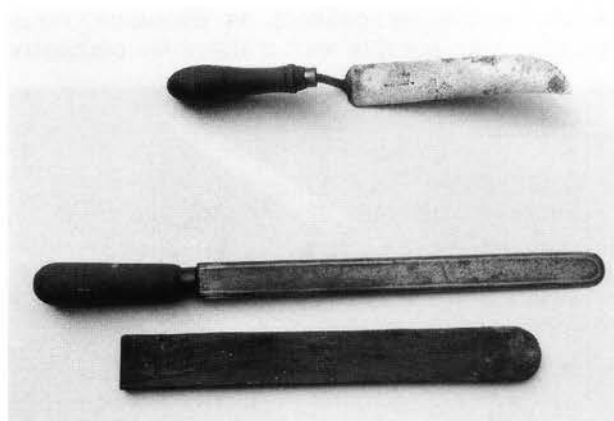
Pl. 52.  
Couteau sourd à signes compagnonniques ou tout au moins symboliques.



Pl. 53.  
L'autre face du même outil.

que pour la changer ou la réaiguiser (Pl. 50 et 51).

C'est aux métiers du cuir encore qu'appartient cet étonnant **couteau sourd**, qui n'a du couteau que le nom, car il n'est nullement destiné à couper. C'est une réglette d'acier de quelque 36 cm de long et 3,5 cm de large, munie de deux sortes d'«oreilles» pour la saisir et la presser fortement sur le côté fleur des cuirs sortis des bains de lavage précédant le tannage proprement dit. En tirant la lame à soi, on exprime l'eau et les impuretés du cuir. Parfois, on désigne cet outil par le terme de «rabot à cuir», ce qui nous paraît pour le moins aussi discutable que le terme de «couteau»! Celui du



Pl. 54.  
Couteau à désoperculer d'apiculteur et sorte de sabre de plâtrier pour décoller les papiers peints.

Musée, que nous présentons par l'image, est un spécimen rare, gravé sur ses deux faces de signes apotropaïques: le cœur comme trou de suspension, la croix sur le triangle sur une face, le soleil et le mystérieux chiffre 4 sur l'autre... (Pl. 52 et 53).

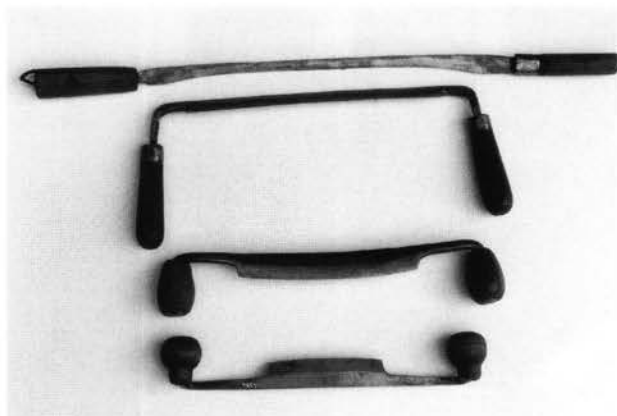
Deux autres métiers encore utilisent des couteaux qui méritent à peine cette dénomination, car, dans les deux cas, il s'agit de lames qui s'apparentent davantage aux spatules qu'aux couteaux proprement dits: ce sont tout d'abord le **couteau à désoperculer** des apiculteurs, puis les **couteaux de plâtriers** pour décoller les papiers peints à changer (Pl. 54 et 55).

\*\*\*\*\*

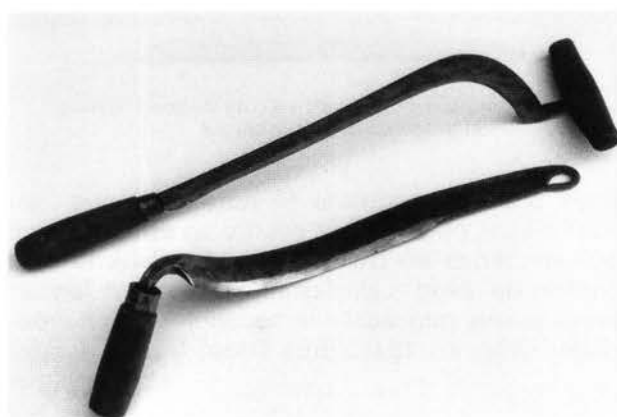


Pl. 55.  
Curieux couteau à deux mains d'apiculteur, sorte de gouttière dont les deux bords sont tranchants.

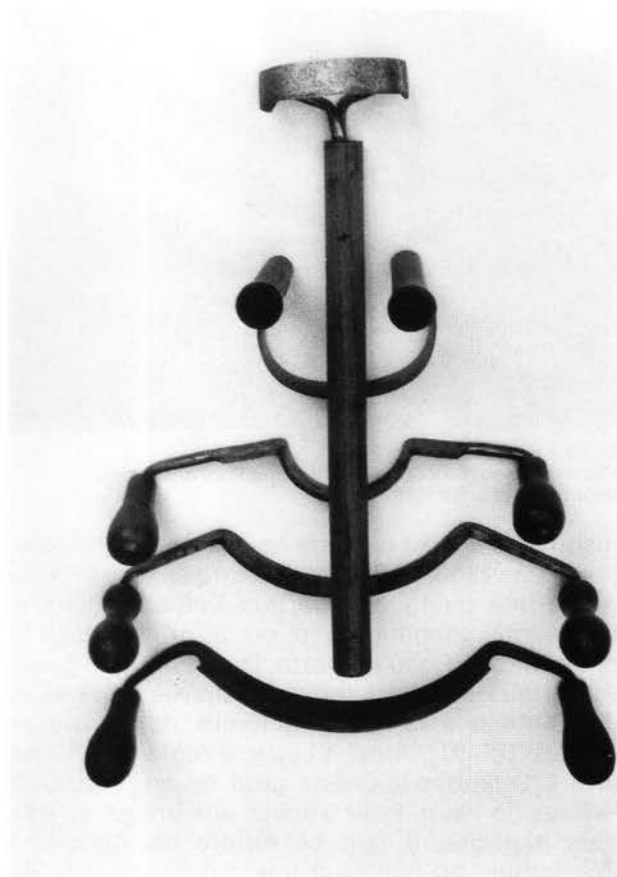




Pl. 56.  
Quatre couteaux à deux mains droits.



Pl. 57.  
Deux planes de boisselier.



Pl. 58.  
Trois planes creuses, une plane à genou (avec ses deux poignées parallèles, et une curette à gouge (à long manche et couteau circulaire).

Parmi les couteaux professionnels, il est une catégorie qui mérite incontestablement une mention à part: c'est celle des **couteaux à deux mains**, mieux connus sous le nom de **planes** (Pl. 56), peut-être et très probablement parce qu'ils ont pour mission première non de couper ou de sectionner, mais d'aplanir, de façonner une surface par prélèvement tangentiel de copeaux, un peu à la manière des rabots. Les corps de métier qui les utilisent sont nombreux et variés: on peut même affirmer que tous les métiers du bois en font usage, y compris des métiers qui ne travaillent le bois qu'occasionnellement, tel le paysan pour ses travaux d'entretien ou de réparation, le vigneron qui, pendant l'hiver, préparait sur le banc d'âne les centaines d'échalas refendus, d'épicéa ou de mélèze, qu'il fallait débarasser des esquilles vulnérantes et appointir, le fabricant de fourches et de râteaux, le charron aussi pour ses ajustages précis ou pour la fabrication des manches d'outils, avant que les machines à copier n'aient inondé le marché de manches de série, vite faits mais de courte durée parce que le sens des fibres et leurs courbes naturelles n'ont pu être respectées par la machine aveugle. Mais, à part le charron, ce sont les boisseliers et tonneliers qui sont sans doute les utilisateurs les plus assidus des planes, sous toutes leurs formes (Pl. 57 et 58). Il en est de toutes sortes: longues ou courtes, à lames larges ou étroites, droites entre les poignées en pommeaux terminant des soies coudées à angles droits ou entre deux poignées allongées qui se prolongent dans l'axe de la lame, droites encore mais légèrement cintrées, dont la lame se creuse en gouttière, au milieu, pour tailler les chéneaux dans les longues perches refendues. Parfois, la lame constitue une boucle ouverte, avec deux poignées parallèles toutes proches, les **planes à genou**. D'autres fois les lames se referment en anneaux ovales et sont munies d'un seul manche allongé pour les retouches à l'intérieur des seilles ou des cuveaux; ce sont dès lors les **curettes à gouge** (Pl. 59). Sans parler de ces planes à une seule poignée, dont la lame se relève légèrement du côté poignée et se prolonge, de l'autre par une partie plate avec boucle horizontale à l'extrémité, et qui sert à certains travaux de finition. Ces couteaux cintrés étaient connus déjà il



Pl. 59.  
Six curettes à gouge de calibres différents.



Pl. 60.  
Georgius Agricola 1556. Couteaux à deux mains, droit et cintré, pour creuser les coupelles.

Il y a fort longtemps puisqu'ils ont été représentés sur les gravures illustrant le traité de sidérurgie antique *De re metallica*, d'Agricola, au XVI<sup>e</sup> siècle (Pl. 60).

Ce sont également des couteaux à deux mains, mais à lame plus large et dessinant un arc plus affirmé qu'utilisaient les tanneurs pour débarasser les peaux des impuretés y adhérant. Ce sont les **couteaux à écharner** ou à décharner. Curieusement, ils sont rares alors même que les tanneries étaient nombreuses autrefois dans un



Pl. 61.  
Ecu des Blanchet, à Lutry surmontant les 2 couteaux à écharner et le couteau à revers des tanneurs.



Pl. 62.  
Le tanneur de Wasselone posant à côté de son cheval, appuyé sur son grand couteau à écharner.

pays d'élevage comme le nôtre. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on comptait encore en effet quelque 500 tanneries en Suisse, dont 85 dans le seul canton de Vaud. Les dernières devaient fermer leurs portes peu après la seconde guerre mondiale: Orbe en 1945, puis Oron; Vevey tiendra



Pl. 63.  
Planes de sabotiers: plane proprement dite, talonnière et effeuillard.

jusqu'en 1963, et celle de La Sarraz, la dernière, jusqu'en 1968. De ces industries, il ne reste guère que quelques *Rue des Tanneurs* dans la toponymie citadine, et, ici ou là, gravés dans la pierre d'un linteau de porte, la silhouette à peine ésotérique des 2 couteaux à écharner croisés et du **couteau à revers**, emblèmes de ce métier disparu (Pl. 61). Ainsi à Lutry, à Aigle, à Villarzel et à Chavannes-le-Chêne pour ce qui concerne le Pays de Vaud. Pour trouver une image un peu plus explicite, il faut se rendre en Alsace, à Wasselone, où l'on peut voir sur une façade de maison une scène représentant un tanneur travaillant une peau, penché sur son chevalet de rivière (Pl. 62). Une autre scène le montre



Pl. 64.  
Le chevalet à boucle du sabotier et du fabricant de bois de socques.

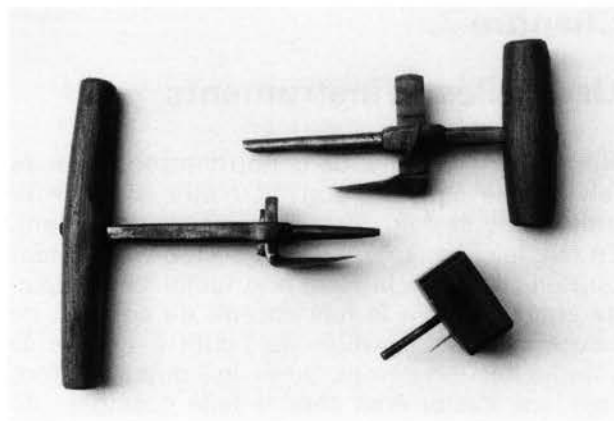
debout avec son grand couteau à côté du chevalet, comme pour une pose photographique!

Quant aux **planes de sabotiers** et de fabricants de bois de socques, ce sont de lourdes lames en faux, légèrement creuses, comme d'immenses rasoirs-couteaux, à puissante nervure dorsale et munis d'un fort crochet à une extrémité et d'une courte poignée en T perpendiculaire à l'autre bout. Le crochet, pris dans une boucle du chevalet de travail, ancre la lame et libère la main gauche de l'artisan, qui peut amener le bois à façonner sous le couteau que manie la main droite d'une sorte de mouvement rotatif précis et puissant tout à la fois. Pour réaliser certaines phases du travail, le couteau est remplacé par un outil similaire muni d'une sorte de curette ou de courte lame creuse, en gouge, la **talonnière**, puis, ultérieurement, par un petit couteau étroit en V, l'**effeuillard**, qui servait à façonner l'empaigne (Pl. 63 et 64). Ces outils sont donc, en quelque sorte, des couteaux à deux mains maniés d'une seule main, paradoxalement, puisque la seconde est remplacée par la boucle d'établi!

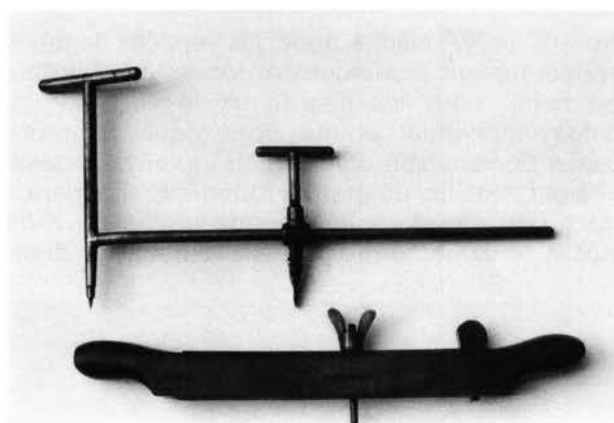
Restent à mentionner les **couteaux à tavillons** (et à bardeaux), qui sont des départoirs plus que des couteaux puisque leur rôle est de partager les plots de bois dans le sens du fil. Lames épaisses, agissant en coins, mais suffisamment aiguisées pour pouvoir lever un copeau rectificatif si besoin est, équipées d'un gros manche perpendiculaire passant dans une douille à



Pl. 65.  
Départoirs de boisseliers et de tavillonneurs.



Pl. 66.  
«Grives» ou couteaux à rondelles de boisselier: deux sont à rayons variables, le troisième (le plus petit) est fixe.



Pl. 67.  
Couteau anglais à découpes rondes pour lunettes de lavabos (en bas) et couteau à rondelles de cuir de sellier.

l'extrémité du couteau (Pl. 65). Une mailloche de bois, en frappant sur le dos de la lame la fait pénétrer et le va-et-vient, assuré par la manipulation du manche d'avant en arrière, écarte les deux lèvres et facilite la fente.

Enfin, et pour clore ce chapitre, nous citerons brièvement ces **couteaux à rondelles**, sortes de percets pour découper les poignées rondes des seaux et cuveaux afin d'y passer la perche pour le transport à deux (Pl. 66). La tige du percet porte une lame de couteau coulissante dont on peut régler l'écartement afin de définir le diamètre du pertuis à découper. Les boisseliers appellent cet outil la *grive* sans qu'on sache pourquoi. Les selliers et bourreliers possèdent un outil très ressemblant, construit sur le même principe, mais permettant des diamètres plus grands pour découper le cuir. Pour les fonds en bois des boîtes à vacherins, les Francs-Comtois et les Combiens d'autrefois utilisaient un couteau tournant autour d'un axe coulissant sur une tige horizontale, proche parent des compas à verge et qui, curieusement, se dénommait aussi la *grive*. Chose étonnante, les ébénistes anglais avaient un couteau semblable, mais de maintien plus distingué, qu'ils utilisaient semble-t-il, exclusivement ou presque pour découper la lunette des tables de lavabos dans laquelle venait s'insérer la cuvette pour l'eau de toilette (Pl. 67).

\*\*\*\*\*

## Chapitre 7.

### Ustensiles et instruments

Nous avons évoqué, dans notre introduction, le fait que le couteau pouvait n'être ni arme ni outil, mais se faire ustensile, voire instrument. En fait, le changement s'est effectué au moment où l'on passe de la forêt à la table! Le couteau de chasse, tout à la fois ancêtre du couteau de boucher et sublimation de l'outil à couper la viande, fut longtemps aussi le couteau à tout faire, car l'acier était cher; à telle enseigne, du reste, qu'on ne disposait point de couteaux sur la table d'hôtes et que chacun devait se débrouiller avec celui qu'il portait toujours sur lui!

Au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles donc, les services de table se résumaient à une cuillère ronde (en étain ou en bois), pour les sauces, et le couteau de chasse individuel, pointu, pour piquer les morceaux de venaison dans le plat, qu'on mangeait ensuite avec les doigts! La fourchette n'apparaîtra guère que dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais ce sont alors des fourchettes dites



Pl. 68.  
Services de table des XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles: à gauche, cuillère en étain et couteau du XV<sup>e</sup>, puis couteau et fourchette «diapason» du XVI<sup>e</sup>, puis couteau «à la poulaine» du XVII<sup>e</sup>, et enfin couteau et fourchette (à trois dents) du XVIII<sup>e</sup> siècle.  
(Photo Alimentarium, une Fondation Nestlé.)

diapason, à deux dents longues, et qui servaient avant tout à opérer les prélèvements dans le plat et non à porter les aliments à la bouche. La petite histoire veut que l'introduction de la fourchette soit consécutive à la modification de la forme des couteaux de table intervenue sur ordre exprès du cardinal de Richelieu. Il aurait en effet décrété l'obligation d'arrondir les pointes des couteaux pour éviter que ses hôtes ne s'en servent pour se curer les dents en cours ou à la fin des repas!... Ce qui est certain, c'est qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle les services de table sont trois: couteau, cuillère et fourchette, que cette dernière est encore toujours munie de deux dents et que le couteau est très proche des couteaux de chasse. Il ne s'arrondira vraiment qu'à la fin du siècle et au siècle suivant en prenant une forme ronde faisant saillie sur le dos et au bout, à telle enseigne qu'on pourrait presque parler de «couteau à la poulaine».

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la fourchette est à trois dents et la lame du couteau se modifie: d'abord avec une forme ogivale, en feuille de saule, dos et tranchant étant symétriques et se rejoignant au milieu de la lame, puis bout rond entre un dos et un tranchant parallèles (Pl. 68). Avec le premier Empire, soit dans la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, le tranchant des couteaux de table est droit, alors que le dos s'arrondit au bout pour rejoindre le tranchant<sup>1</sup>. Puis, le couteau de table adopte les formes modernes que nous lui connaissons. Il est certain que si les formes indiquées sont à considérer comme caractéristiques d'une époque parce que les plus fréquentes à ce moment de l'histoire, elles ne sont toutefois pas exclusives de cette époque et peuvent anticiper ou déborder sur la période suivante. Par ailleurs, la matière et la forme des manches sont également des critères susceptibles d'aider à une datation correcte. Mais de plus amples détails sur ces sujets dépasseraient le cadre que nous nous sommes fixé pour cette rapide étude.

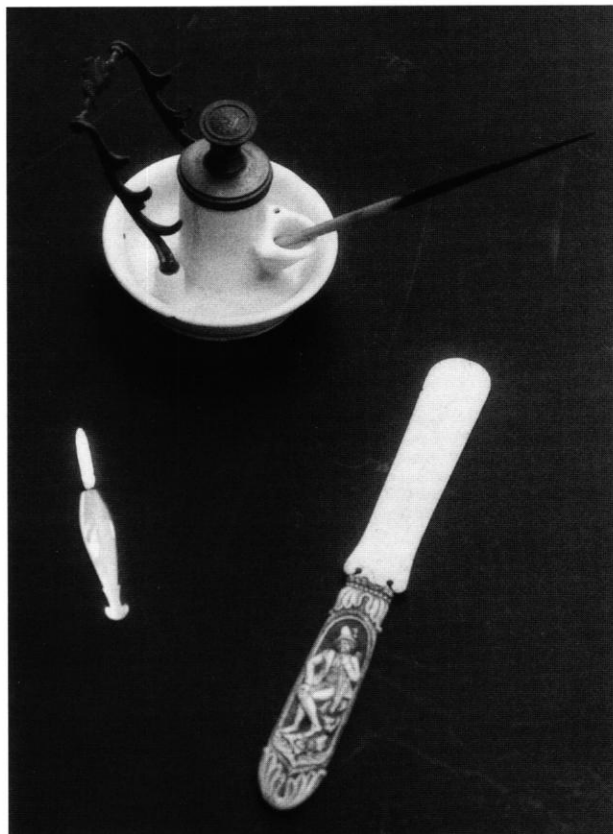
Au chapitre des ustensiles viennent tout naturellement s'ajouter les nombreux couteaux de cuisine adaptés à des fonctions particulières et qu'il conviendrait peut-être de rattacher plutôt aux outils puisqu'ils permettent d'exécuter plus facilement un travail au sens propre. Nous pensons à ces **couteaux à éplucher**, tout d'abord, qui interviennent un peu à la façon des vasingues pour lever la peau des fruits, tubercules ou racines comestibles sans risquer d'enlever trop de chair. Nous pensons ensuite aux **couteaux vide-pommes**, avec leur lame cylindrique, dentée ou non, prolongeant une sorte de gouttière et servant à prélever le cœur de la pomme, de la mouche à la queue, pour cuire le fruit au four. Nous pensons encore aux **couteaux à marrons**, à lames courtes et crochues pour fendre les écorces, aux couteaux à huîtres aussi, courts et trapus, avec leur garde en coquille... Nous pensons, d'une façon plus générale à la longue liste des **couteaux d'office, de ménage, ou de cuisine**, aux lames étroites ou larges, courtes ou longues, pointues ou non, avec tranchants droits ou ondulés, aux couperets aussi qu'on manie comme de petites haches pour couper des os, aux **couteaux à deux mains** également pour tailler dans la pièce de fromage, ou, lorsque la lame est arquée et les poignées en boutons, pour hacher menu les herbes ou préparer les jardinières de légumes: c'est alors le couteau à hacher qui eut le privilège, de tout temps, de fasciner les enfants venant quêter à la cuisine pour tenter d'attraper un bout de fromage de maraude ou une rondelle de carotte fraîche! (Pl. 69).

<sup>1</sup> De plus amples informations relatives aux couteaux de table peuvent être trouvées dans l'article de Thibaut Rémusat publié dans le N° 25 de *Passion des couteaux*, de mars-avril 1993.



Pl. 69.  
Couteaux de cuisine: de gauche à droite: à pain, à tartes, d'office (2 fois), vide-pomme, à pamplemousse, à éplucher, d'office. En haut: coupe-œufs, hachoir et couteau à huîtres.

Parmi les ustensiles, il convient de faire une petite place à ces couteaux de bureau qui en sont à peine bien qu'ils relèvent rigoureusement du même principe: **coupe-papier** ciselés avec art dans l'ébène par d'anonymes artistes africains, redoutables comme des dagues acérées ou beaux comme des couteaux d'apparat, taillés avec grâce dans un morceau d'ivoire dont la poignée est un bref poème exotique, ou, plus simples, en métal poli, ciselé ou non, de substance commune ou précieuse. Tout à côté, sur le même bureau, le **canif** ou couteau miniature servant, à l'origine à retailler les plumes d'oie ou de roseau, plus tard les crayons émoussés, parfois à gratter une tache d'encre sur la page blanche ou à permettre une correction à l'époque où le manuscrit en était un au sens étymologique du terme. Parfois, une petite lame



Pl. 70.  
Coupe-papier, canif à plumes et encrier.

courte et bien aiguisée au bout d'un manche long comme une plume ou un crayon, le **grattoir**, servait à ces tâches correctrices mineures (Pl. 70 et 71).

Il est des couteaux qui ne sont ni armes, ni outils, ni même des ustensiles mais qui, comme nous l'avons laissé entendre plus haut, prennent rang d'instruments. Ce sont des objets de laboratoire ou d'officine: **scalpel** cruel de métal étincelant, au manche fin et froid, que prolonge une lame courte, étroite, incisive comme un rasoir pour disséquer sans bavures, préparer des coupes microscopiques ou pour tout autre travail minutieux dans la lumière crue des salles où chuintent doucement les flammes des becs Bunsen et où règnent d'étranges et maléfiques architectures de verre...! Très semblables à ces



Pl. 71.  
Détail du coupe-papier en ivoire du XVIII<sup>e</sup> siècle. (Musée du château de La Sarraz.)

scalpels, les **bistouris** des chirurgiens, qui inquiètent dans la proximité silencieuse et menaçante des pinces aux formes insolites, des ciseaux recourbés, des canules, aiguilles, seringues et autres instruments que celui qui doit les subir au lieu de les utiliser regarde d'un œil où passe furtivement l'ombre rapide d'une angoisse inavouée!

Si le chirurgien a son ou ses bistouris pour opérer, le vétérinaire de son côté use d'instruments tranchants plus frustes certes, mais bien adaptés à ses besoins. Et ce sont les **flammes**, ces curieuses lancettes à lames triangulaires en drapeau au bout de leur tige, qui servaient essentiellement à opérer des saignées. Conçus comme des couteaux de poche pliants, ces petits instruments avaient un nombre variable de lames – le plus souvent trois – se rabattant dans un manche qui pouvait être de laiton, parfois de corne, ou encore de bois. A cet instrument, qui faisait aussi partie de l'équipement du berger, lequel avait souvent à intervenir sans pouvoir attendre l'arrivée du vétérinaire, il faut ajouter divers types de gouges plus ou moins fines travaillant à la traction, les **rainettes**: des droites, semblables aux griffes des forestiers, d'autres à gouge déjetées de côté, d'autres encore à couteau en anneau et ressemblant à de minuscules curettes à gouge de boisseliers.



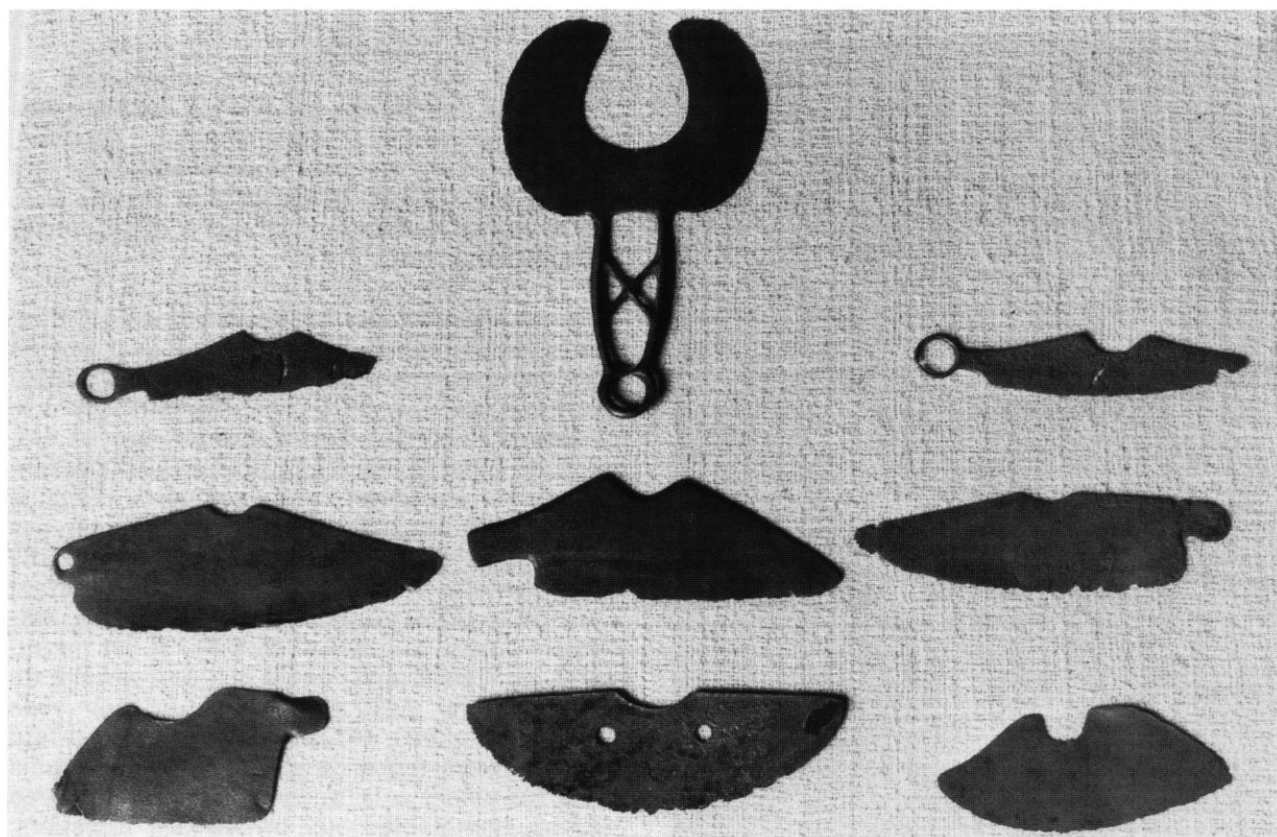
Pl. 72.  
Flammes de vétérinaires et de bergers, avec deux rainettes, à droite.

bascule est assuré grâce à une apophyse prolongeant l'extrémité de la lame à son talon. Ce dispositif souple permet d'adopter la position la plus favorable pour le rasage du client. Avec sa lame en gouttière et son fil impeccable, l'instrument pouvait devenir dangereux entre des mains malhabiles. Aussi a-t-on adopté, venu d'Amérique, un rasoir de sûreté où l'on serre une lame très fine et souple entre deux pièces d'où seul le bord tranchant dépasse de la valeur utile à couper le poil. C'est le système *Gillette* bien connu et repris notamment par la fabrique Lecoultrre qui s'intalla au Sentier en 1830. Instrument, le rasoir-couteau pouvait, à l'occasion et entre les mains des mauvais garçons, devenir une arme redoutable. C'est du moins ce qui ressort du fameux roman de Graham Greene, *Rocher de Brighton*, où l'on assiste à un règlement de compte au rasoir dans le milieu (Pl. 73 et 74).

Instruments entre les mains du berger ou du vétérinaire, ces mêmes rainettes redeviennent outils lorsqu'elles sont utilisées par les boisseliers ou les sculpteurs sur bois! (Pl. 72).

Enfin, il serait erroné de passer sous silence ces **couteaux-rasoirs** des coiffeurs d'aujourd'hui qui étaient barbiers dans les temps anciens et qui, rappelons-le, au temps de Molière encore, soit à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, étaient «chirurgiens-barbiers» puisque c'est eux qui pratiquaient les saignées, cette médication très en vogue à l'époque. Couteaux-rasoirs caractérisés par le fait que la lame s'escamote dans son manche ouvert des deux côtés et que le mouvement de

\*\*\*\*\*



Pl. 73.  
Divers rasoirs en bronze provenant de Nidau (ct. de Berne). Le panneau est exposé au Musée Schwab de Bienne (qui a aussi fourni gracieusement la photo).



Pl. 74.  
Lames de rasoir et rasoir-couteau Lecoultre (Photo Fibbi, fournie par le Musée d'histoire et d'archéol. de Lausanne).

\*\*\*\*\*

## Chapitre 8.

### Couteaux de collections et conclusions

Lorsqu'on tente d'analyser les pulsions profondes qui ont marqué l'histoire des couteaux, on doit constater tout d'abord que les formes sont nées en même temps que le besoin lui-même et que la science du forgeron a très rapidement maîtrisé les problèmes et su donner aux lames résistance, dureté et souplesse tout à la fois. Mais il est vrai que ces qualités technologiques optimales, relevant du savoir et du savoir-faire du maître, dépendaient autant des secrets de la trempe et des subtilités de la chauffe et de la frappe, que du temps consacré. Car il fallait des heures de dur travail et d'infatigable va-et-vient entre la fournaise et l'enclume pour que l'arme accède à la noblesse et à la beauté qui en est le reflet.

C'est sans doute la demande croissante qui exigea que le maître s'entoure d'aides, puis d'émules. Mais les belles lames, damassées ou non, étaient trop onéreuses pour être accessibles à toutes les bourses. Certaines techniques furent ainsi et de ce fait progressivement abandonnées. Abandon pour des raisons économiques, certes, mais pas exclusivement, car les progrès de la sidérurgie devaient permettre des résultats tout à fait acceptables à moindre frais.

Ces modifications se justifiaient d'autant plus que la guerre elle-même changeait de visage avec l'apparition des armes à feu. Dès lors en effet, les précieuses lames d'antan furent ravalées à un rôle plus décoratif que de combat. Et il est vrai que, pour les besoins quotidiens du petit peuple laborieux, besoins domestiques ou professionnels, les couteaux de série des indus-



Pl. 75.  
Couteau à lame damassée et manche en ivoire avec lynx en scrimshaw, signé Chs. Roulin.



Pl. 76.  
Superbe lame aux fines ciselures ajourées du coutelier genevois Chs. Roulin.



Pl. 77.  
Deux lames damassées avec ciselures ajourées, toujours du même artiste genevois.



tries coutelières qui s'étaient peu à peu «cristallisées» autour des forges d'antan les plus célèbres, s'avéraient parfaitement suffisants.

Plus le couteau se démocratise, plus il devient commun, et moins on en parle. Il est vrai qu'on ne voit plus qui en porte, puisque, devenu pliant, il s'escamote discrètement dans la poche. De plus, dès la fin du siècle dernier, l'armée a défini les normes du couteau de poche multifonctions et en a largement diffusé l'usage. Dans ce contexte nouveau, seul le couteau de chasse, héritier des armes de guerre, bénéficie encore d'une certaine aura que le scoutisme d'abord, les sports de plein air et le retour à la nature sauvage ensuite, vont redorer dans la seconde moitié de notre XX<sup>e</sup> siècle finissant. Or, le couteau-poignard à la mode, c'est celui des trappeurs d'Amérique, le **Bowie-knife**, qui est devenu normatif pour ce genre de couteau, comme le couteau militaire suisse l'est devenu pour le couteau de poche.

Or, c'est dans ce monde infiniment standardisé qu'apparaît le **Custom**, ce couteau totalement hors série, exemplaire unique, de fabrication artisanale, qui redécouvre curieusement le damassage et les techniques de forge médiévales. (Rappelons en passant que *custom* est le terme anglais pour désigner un objet fait à la demande, personnalisé). Couteau qui se fait œuvre d'art au sens plein du terme, objet précieux par les matières dont il est fait comme par la conception même qui a dicté ses formes et dessiné ses lignes audacieuses. Beauté taillée dans le dépouillement subtil des formes épurées à l'extrême, dans la fuite caressante d'une ligne qui glisse ou au contraire dans l'ajout grimaçant et cruel d'une griffe, d'une crête hirsute, voire d'un masque au sourire démoniaque. Métaux nobles, corne rare, ivoire fossile, bois des îles, nodosité aux rondeurs qui épousent la main, cabochons de pierres précieuses ou semi-précieuses... mariages envoûtants de formes et

de matières... ciselures délicates ou sculptures de vertige...

Et les artistes se multiplient, qui mettent leur savoir-faire d'artisans habiles au service de leur vision intérieure et du jaillissement de leur inspiration. Ils nous viennent d'un peu partout: d'Amérique, bien sûr, et d'Afrique, mais d'Europe aussi. Il n'est pas possible d'établir une liste cohérente de tous ceux qui mériteraient d'être mentionnés: ils sont légion, venus de Russie, de Scandinavie, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de toutes les parties de la France, chacun avec son style, ses matériaux privilégiés, ses fantasmes ou sa simple volonté de donner une âme à un objet qui pourrait n'être que bien fait, sans ce plus impondérable mais sensible. Dans la lignée des grands couteliers d'art, il en est un bien de chez nous, Charles Roulin, de Genève, que nous sommes fiers de reconnaître comme l'un des grands couteliers contemporains. Ses couteaux aux ciselures en dentelle qui dessinent des paysages de rêve dans lesquels on se promène à la loupe, sont connus jusque de l'autre côté de la planète et sont un témoignage, là-bas, de cette qualité qui a fait le renom de notre petit pays, renom qui a bien besoin d'être réaffirmé par des gens de la qualité de Roulin. (cf. Pl. 75 à 77).

Ce sont là couteaux de collection, géniteurs de folies et de passions. Et l'on retrouve avec eux et les puissances secrètes qui s'en dégagent les sublimes qui ont fait des premiers couteaux de nos ancêtres le dieu-poignard dont nous parlions au début de cette étude. Ainsi le premier petit couteau modeste du garçonnet et le dernier couteau acquis par le collectionneur chevronné transcendent l'utilitaire et le fonctionnel pour se rejoindre dans un seul et même sentiment de puissance et de ferveur.

\*\*\*\*\*

## Bibliographie

1. Anati Emmanuel  
*La civilisation du Val Camonica*, 264 p.  
Collection «Mondes anciens» N° 4.  
Arthaud 1960.
2. Anati Emmanuel  
*La préhistoire des Alpes*, 387 p.  
Editions Jaca Book, Milan 1979.
3. Benoit Fernand  
*L'outillage rural*, 180 p.  
Lafitte Reprints, Marseille 1982.
4. Bocquet Aimé et Houot André  
*La vie au Néolithique: Charavines*, 95 p.  
in «Les dossiers d'archéologie» N° 64,  
Juin 1982.
5. Boscaro Nério  
*La coutellerie en Suisse de ses origines  
à nos jours*, 154 p.  
Imprimerie du Démocrate SA, Delémont,  
1957.
6. Duchartre Pierre-Louis  
*Armes de chasse, histoire et emplois*,  
267 p. Office du Livre SA, Fribourg 1978.
7. Damase Jacques  
*Histoire du couteau*, 72 p.  
Jacques Damase éditeur, Paris 1990.
8. Dolinek Vladimir et Durdik Jan  
*Encyclopédie des armes*, 351 p.  
Prague 1993.  
Version française: Librairie Gründ, Paris  
1993.
9. Dupré Marie-Claude  
*L'outil agricole des essartages forestiers  
Les couteaux de culture au Gabon  
et au Congo*, 80 p.  
In «Cahiers de l'Institut de la Méthode N° 2»,  
de l'Association F. Gonseth.  
Impr. Centrale de Multicopie, Bienne,  
Novembre 1993.
10. Frémont Charles  
*Les outils, leur origine, leur évolution*, 131 p.  
In «Etudes expérimentales de technologie  
industrielle» 76<sup>e</sup> mémoire. Paris 1928.
11. Grosjean Roger  
*La Corse avant l'histoire*, 95 p.  
Editions Klincksieck, Paris 1966.
12. Lecœur G.  
*Les couteaux de jet*, 131 p.  
Ed. Crépin-Leblond, Paris 1978.
13. Monelli Nanni  
*Roncole e pennati*, 37 p.  
Libreria editrice fiorentina, Firenze 1977.
14. Mouret Jean-Noël  
*L'univers des couteaux*, 142 p.  
Editions SOLAR, Paris 1992.
15. Petitfrère Ray  
*Histoire universelle des armes*, 360 p.  
Ed. Duculot, Paris-Gembloux 1979.
16. Piel-Desruisseaux Jean-Luc  
*L'outil de pierre préhistorique*, 150 p.  
Masson, Paris 1984.
17. Prival Marc  
*Couteaux et couteliers (La coutellerie à  
Thiers et dans la région)*, 206 p.  
Editions CREER, Nonette 1990.
18. De Riaz Yvan  
*Le livre des couteaux*, 170 p.  
Edita - Lazarus, Lausanne 1978.
19. Riba Daniel  
*Les gravures rupestres du Val Camonica*,  
253 p.  
Editions France-Empire, Paris 1984.
20. Rossi Edmond  
*Fantastique Vallée des Merveilles*, 333 p.  
Editions Robert Laffont, Paris 1979.
21. Venner Dominique  
*Le couteau de chasse*, 136 p.  
Ed. Crépin-Leblond, Paris 1992.
22. Victorinox  
*Le couteau et son histoire*, 192 p.  
Ed. Victorinox, Ibach . 1984.  
(A l'occasion du centenaire de l'entreprise.)
23. Wenger  
*La passion du couteau*, 136 p.  
Ed. Wenger SA, Delémont 1993.  
(A l'occasion du centenaire de l'entreprise.)
24. Ensemble d'auteurs  
*Les armes du monde entier, de 5000 avant  
J.-C. à 2000 après J.-C.*, 320 p.  
Une encyclopédie illustrée.  
Edition originale anglaise 1980,  
Edition française Albin Michel, Paris 1982.
25. *La passion des couteaux*  
Revue bimestrielle parue dès 1988.  
Editée par les éditions Phoenix, à Paris  
(35 N°s parus en déc. 1994.) par N°: 80 p.
26. *Catalogue d'outillage des Forges et  
Taillanderies*  
François Bret, à Charavines (Isère)  
(non daté), 38 p.
27. *Album de Goldenberg & Cie*  
Zornhoff près de Saverne, Alsace 1877,  
185 p.
28. *Catalogue 1994 de la fabrique de couteaux*  
Victorinox, d'Ibach, 100 p.
29. *Catalogue 1994 de la fabrique de couteaux*,  
82 p. Wenger SA, de Delémont.

# L'Association pour l'Arboretum du vallon de l'Aubonne (AAVA)

Pour les visites de l'Arboretum,  
prendre contact avec:

M. Jean-Paul Dégletagne  
Gérant de l'Arboretum  
En Plan  
1170 Aubonne  
Tél. 021/808 51 83

Fondée en 1968, cette association groupe toutes les personnes physiques ou morales désireuses de soutenir et de développer dans le vallon de l'Aubonne un arboretum, et cela dans un but à la fois scientifique, éducatif et récréatif (art. 1 des statuts).

Un **arboretum** est un parc boisé, une «forêt botanique» constituant une sorte de musée de l'arbre en plein vent, où sont rassemblées toutes les espèces susceptibles d'être acclimatées dans la région. Les spécimens sont groupés de façon que chaque individu puisse atteindre son développement le meilleur. L'aménagement tient compte prioritairement de critères esthétiques afin que formes et couleurs se marient harmonieusement et que les bosquets respectent une économie de l'espace, ménagent les perspectives nécessaires à les mettre en valeur pour eux-mêmes et dans le paysage.

L'association comprend des membres individuels (cotisation Fr. 30.- par an), des membres individuels à vie (cotisation unique Fr. 500.-), et des membres collectifs (cotisation: Fr. 200.- par an).

Les ressources de l'AAVA reposent essentiellement sur les cotisations des membres et des dons.

Les immeubles (terrains et bâtiments), ainsi que les arbres, sont propriété d'une fondation. Au printemps 1992, elle possède en propre 59,6 ha de terrains avec deux fermes et dispose en outre de 47 ha par affermage à long terme. Plus de 2000 espèces et variétés d'arbres ont déjà été mises à demeure.

Le **Musée du Bois** est un second musée au sein du premier. Il était légitime dans un parc érigé à la gloire de l'arbre de faire revivre le bois dans l'infini des partis qu'a su en tirer l'ingéniosité paysanne de nos ancêtres: vieux métiers disparus, objets oubliés de la vie quotidienne, produits d'un artisanat expéditif ou minutieux, merveilleux d'efficacité, relevant d'un art aussi véritable qu'inconscient.

---

Toute **correspondance** est à adresser au

Service cantonal des forêts  
Caroline 11 bis  
1014 Lausanne

Cotisations et dons destinés à l'Arboretum  
sont à verser à la

Banque Cantonale Vaudoise  
CCP 10-725-4  
Lausanne  
(avec mention sur le talon «Compte courant 216.517.0  
Arboretum du vallon de l'Aubonne»)

Dons et versements destinés au  
Musée du Bois sont à verser à la

Banque Cantonale Vaudoise (Agence de Chailly)  
CCP 10-725-4  
Lausanne  
(avec mention sur le talon C. 860.860.7  
Musée du Bois)

Le Musée du Bois est ouvert tous les dimanches après-midi du 1<sup>er</sup> avril au 31 octobre.

---

CE CAHIER A ÉTÉ OFFERT  
AU MUSÉE DU BOIS DE L'ARBORETUM  
PAR LA

**FONDATION ERNEST DUBOIS**

et réalisé  
AVEC LE SOUTIEN DE



**L'UNIVERSITÉ  
POPULAIRE  
DE LAUSANNE**

Place Bel-Air 2  
Case postale  
1002 Lausanne  
tél. (021) 312 43 48  
fax. (021) 311 50 73

**Ouverte à toutes et à tous !**